Parade

(Nouvelles considérations sur la société du spectacle)

Picasso, *Mousquetaire à l'oiseau*, 1972

Paul Peyramayou

Introduction

J'écris ce livre en urgence, car le temps est compté.

La contestation reprend. Même si elle continue à fantasmer sur son avenir, la société moderne est de plus en plus rapidement, et à tous les niveaux, rattrapée par sa propre réalité. Les régimes politiques semblent être parvenus à l'asphyxie, les économies se figent, la nature brûle, il plane en somme une odeur de fin du monde, devant laquelle aucune alternative valable ne se présente.

Certains affirment qu'il faut un changement en profondeur, d'autres, qui ne vont pas jusqu'à là, reconnaissent tout de même que ce monde touche à sa fin – que *ce n'est plus possible*. À l'heure où l'usure inquiétante de l'environnement révèle le caractère périssable de la société dans son organisation actuelle, celle-ci est pour la première fois depuis longtemps remise en question dans sa totalité. Il était temps. La contestation reprend : il faut nourrir ce début de brasier, lui jeter de quoi brûler, sous peine de le voir s'éteindre comme les autres – peut-être est-ce la dernière chance.

Au sentiment quasi-universel que *quelque chose* ne va pas, que vraiment cette vie a *quelque chose* de plus en plus inhumain, de moins en moins tolérable, je veux donc donner un corps solide, en effectuant une critique radicale – c'est à dire *à la racine* – de ses causes profondes.

Tous les aspects de cette organisation sociale, en réalité, sont déjà plus ou moins critiqués avec plus ou moins de justesse, mais de manière séparée – donc inefficace. Il s'agit de réunir toutes ces critiques dans un même ensemble pour en faire une critique de la totalité, qui seule pourra changer quelque chose.

Ce livre est écrit rapidement et sans prétention, je n'ambitionne pas de révolutionner la critique.

Je ne cherche pas à faire date, mais à faire effet. Si j'endosse le rôle ridicule de rappeler quelques principes premiers, c'est assurément dans l'unique but d'apporter des

armes à la négation qui renaît, et de l'empêcher de creuser son propre tombeau en restant incomplète. Si celle-ci ne se dote pas d'une théorie critique, elle ne fera que passer comme un souffle inutile sans laisser aucune trace.

Dans les prochaines pages, je m'emploierai à faire le point sur les problèmes existants ainsi que sur les conditions, les enjeux et les cibles de la critique *pratique* qu'ils requièrent de plus en plus urgemment, de manière à rendre impossible l'appropriation du nouveau mouvement de contestation par une fausse critique, une critique incomplète ou une critique inexacte ; et il faudra aussi donner une définition minimale de ses fins. Je ramènerai à la subversion des conclusions critiques passées qui ont été figées en vérités respectables, c'est à dire transformées en mensonges, en ajoutant bien sûr quelques considérations personnelles. Les phrases que j'écrirai, les raisonnements que je développerai et les faits que j'évoquerai, resteront forcément insatisfaisants : ainsi ils forceront le lecteur attentif à creuser leur sens, à le repenser et à le compléter, et ayant du achever lui-même mon discours, lui-même sera devenu critique. Ce livre, pour atteindre son but, ne doit pas être seulement lu, il doit être *réfléchi.*

Tout ceci peut sembler extrêmement arrogant, mais il n'en est rien. Dans un monde où la fausse critique abonde, je ne fais qu'exprimer mon désir d'en formuler une vraie ; et c'est avec un espoir immense qu'il a été écrit.

Le « Système »

I

Il paraîtrait que nous vivions dans un monde libre. Pourtant, je ne vois passer dans la rue que des gens dont le quotidien, et la vie entière, est occupé à travailler pour les intérêts d'un autre, qu'ils ne connaissent même pas. Je ne vois que des salariés, qui, dans les rares moments où ils ne travaillent pas, se plaisent presque à mimer une liberté préfabriquée – je veux dire par là, qu'ils s'appliquent à suivre des modèles de vie qui, comme par hasard, obligent à beaucoup *consommer*...

Ce monde là, démocratique ? Mais, pour le dire en une phrase, les médias appartiennent aux mêmes personnes pour les intérêts desquels les politiciens semblent œuvrer toujours...

Ces constats, entre autres tout aussi éloquents, de plus en plus aujourd'hui sont faits, et la mode est donc à « l'anti-système ». Cependant, selon qui en parle on n'entend pas par là la même chose. Qu'est-ce que ce « Système », que tout le monde sent mais que personne n'arrive à exprimer ? Autrement dit, dans *quoi* vit-on, selon quelles logiques certaines, et pourquoi ne le comprenons-nous pas ?

C'est ce à quoi je chercherai à répondre dans ce livre ; car de fait il y a bien un « Système » qui règle nos vies, et il s'agit de le connaître, pour pouvoir y faire quelque chose. Il faut viser au cœur.

Alors, tout est à reprendre depuis le début. Ce sur quoi il faut porter la critique sociale, bien entendu, c'est le capitalisme et la société du Spectacle. Ces concepts, qui n'ont jamais été dépassés, unifient et expliquent encore une grande diversité de phénomènes apparents, de la criante misère existentielle de la quasi-totalité des hommes à la fonte des glaces au pôle Nord, en passant par la perte de tout moyen et de toute envie de connaître la vérité sur le monde moderne. Mon but, dans cette première partie, sera

de caractériser sommairement le système dans lequel nous vivons en me servant de ces concepts ; dans les parties suivantes, je développerai mon propos et y ajouterai les remarques qui me semblent nécessaires.

II

Le capitalisme est un rapport social mécanique entre des personnes, mettant en mouvement une masse d'êtres humains pour l'enrichissement d'une partie seulement de ces personnes.

C'est un monde où *tout* tend à aboutir à l'augmentation des profits. La société du Spectacle est son déploiement dans l'espace et dans le temps humain, son insinuation *déjà réalisée* dans tous les aspects de la vie. C'est le moment de l'histoire où le capitalisme atteint son apogée, qui est aussi, fatalement, le début de sa chute. Ou bien l'homme parvient à en sortir, ou bien il chute avec lui.

III

Le Spectacle est la mise en scène permanente, mensongère et intéressée, du monde capitaliste par lui-même, via la réquisition de la totalité des milieux d'expression (médias, publicité, art, littérature et théorie socio-économique) mais aussi par la plus grande partie des individus, qui participent avec plus ou moins d'enthousiasme au mensonge général.

Le terme peut donc également désigner notre société-même, où l'on observe ce phénomène étrange : alors que la société est active, se meut et *produit des choses*, la quasi-totalité des individus qui la composent paraissent entièrement passifs, apathiques, comme s'ils n'étaient que *spectateurs* de ce qui leur arrivait.

IV

Dans le monde capitaliste parvenu au stade spectaculaire, partout où il est couramment employé, le mot « société » peut être remplacé par « économie ». La « politique », qui régissait la communauté des hommes, a elle-même été remplacée par l'« économie politique » : de nos jours, il ne s'agit plus de diriger un peuple, mais une masse équivalente de travailleurs et de travailleurs potentiels.

V

Dans notre société du Spectacle, l'économie est la force électromagnétique qui donne sa forme à toute vie humaine. En réalité, il n'y a même plus d'*ordre* social. Aucune classe ne travaille pour l'autre qui ne fait rien : le grand chef d'entreprise comme son plus insignifiant salarié, tous deux consacrent leur vie au gonflement infini de la somme mondiale des capitaux, aveuglément et sans peur de l'absurde. Cette somme en perpétuelle augmentation atteint des hauteurs délirantes, engendrant des richesses qui ne peuvent même plus trouver d'usage concret tant elles sont ridiculement obèses, et dans ce mouvement ascendant l'absurde génère l'absurde : une partie de ses capitaux se dispersent dans la nature, sous la forme de marchandises plus ou moins incongrues et résolument déraisonnables dans leur surabondance ostentatoire, sur lesquelles se ruent en masse comme si c'étaient des produits exotiques ceux-là mêmes qui toute leur vie s'épuisent et s'ennuient absurdement à en produire de semblables – actes d'achat passionnel par lesquels les capitaux dispersés reviennent, multipliés, aux nuages d'où ils ont plu.

Ainsi se créé et se répand un univers kafkaïen, où l'individu tourne en rond sans fin sans pouvoir saisir la raison profonde de ce qui l'agite.

La société du Spectacle est le règne absolu et despotique de l'Absurde, lequel se retrouve plus où moins dissimulé à tous les niveaux, depuis la simple tentative d'interaction avec une de ses organisations jusqu'à la gestion à grande échelle des affaires politiques.

VI

Par définition, la société du Spectacle réduit l'individu à la stricte passivité (état de « spectateur ») ; celui-ci est baigné d'images animées et chargées de sens ayant pour effet, sinon pour mission – accomplie -, de l'y maintenir ; sa libre disposition de son temps, de son espace, de son propre corps et de ses capacités de choix, est limitée dans un cadre restreint par de nombreuses et puissantes institutions, plus ou moins indépendantes mais souvent liées, formelles ou informelles, politiques, économiques, sociales ou morales, lesquelles cherchent à s'immiscer dans tous les aspects de sa vie à des fins diverses, mais aboutissant toutes à ce même résultat : l'individu, au long de sa vie, devient et reste passif, soumis, rentable, en tout point médiocre et oubliable, un chiffre, producteur de chiffres, et rien d'autre.

L'individu est rejeté dans la stricte passivité, parce que sa vie est entièrement dirigée par des principes extérieurs. La réalité n'est plus vécue, elle n'est plus que *regardée*. Les images par lesquelles on la lui montre sont fausses ou bien en elle-même, dans le sens qu'il leur est donné, ou bien dans leur montage, dans leur mise en relation – mais finalement, elles montrent bien la réalité du monde spectaculaire, où *tout* tend à être faux, où le faux se matérialise. Le bon spectateur aime cet état de pure contemplation ; il se trouve bien dans son confort à fort relent d'opium, dans son humanité douillettement ouatée, et il n'a pas du tout envie de faire face à une quelconque réalité – qui forcément l'insulterait.

Au niveau de l'État, l'individu a prescription de vivre dans l'interstice de plus en plus étroit entre les diverses lois et réglementations, plus ou moins moralistes et liberticides, toutes ou presque fruits de l'ennui des « représentants du peuple » devenus inutiles et de « l'envie de pénal » issu de la dissolution de toute *communauté.* Son devoir accepté est de passer comme une ombre devant les employés du contrôle, desquels le choix, l'avancement, le sort, dépendent uniquement de la Grande Artiste – l'Économie – qui seule détient le pouvoir dans cette administration ; à la tête de laquelle des dirigeants éphémères et purement nominaux se succèdent, sans effet ou si peu sur la vie réelle.

Depuis longtemps l'État n'est plus le maître, mais le contremaître, au service du Capital.

En tant que travailleur, que producteur, dans l'entreprise ou l'organisation où il est salarié, on exige de lui – il en va de son salaire, autrement dit de sa vie – assiduité, travail, soumission, dévouement absolu et implication jusqu'à l'abnégation. Il devra passer toute son existence entre ces devoirs vitaux, et s'en contenter.

Au fil du temps, cette soumission du genre humain à la production a fini par générer une surabondance de marchandises, au point qu'on ait besoin de la part de l'humanité devenue salariat de ce surplus de collaboration : la consommation de masse. L'environnement de l'individu se voit alors attribuer une autre fonction que celles de faciliter sa répression quand il s'énerve et de diminuer son temps de déplacement de chez lui à son lieu de travail ; il a désormais aussi pour rôle de l'influencer continuellement, par une foule d'images chargées de sens inductif ; de créer en lui des besoins, des envies, de le tenter, de le pousser à acheter, de lui voler son âme.

Le Spectacle marchand reconduit la volonté de vie, rendue caduque, vers le domaine de la consommation.

En tant que spectateur au sens propre, on lui fait contempler la séparation achevée de son monde, de sa propre vie. Le Spectacle ne la lui fait pas accepter par un

discours clair – tout au plus il ré-explicite parfois quelques impératifs - ; il considère l'approbation générale comme déjà acquise et incontestable, il la fait paraître *normale*. Et effectivement, prise dans le piège de la pseudo-normalité exigeant conformité, la masse des spectateurs approuve positivement. En négatif, le Spectacle met le spectateur en face de son impuissance dans un tel monde, de son inutilité totale en tant qu'individu.

La finalité du Spectacle est de rendre l'homme plus rentable à l'Économie, que se soit en tant que consommateur ou que producteur soumis.

Mais déjà au niveau de la famille d'origine, l'individu *reçoit* le Spectacle. Ce niveau est celui où sont inculquées les manières de penser, de percevoir et de communiquer, la culture de base, les conventions, la discipline, l'humilité, et les saintes notions de devoir et de fatalité (« travail sinon mort, c'est comme ça. »).

Par la suite, la fondation de son propre foyer ancre définitivement dans la société. Elle renforce l'adhésion à l'autorité par l'exercice de celle-ci à une échelle plus réduite ; elle renforce aussi le Devoir (rapporter de l'argent dans le ménage) et la Fatalité (obligations et responsabilités, donc encore moins de liberté). L'individu est alors enfin « rangé ». Il va travailler jusqu'à la retraite, vieillir et mourir, sans avoir rien pu faire d'autre.

L'Éducation nationale ne peut faire quelque chose de l'enfant que si le milieu familial l'y a prédisposé. Dans ce cas, elle renforce chez lui le Devoir et la Fatalité, achève son dressage au travail salarié ; elle en fait, en somme, un parfait employé de bureau, discipliné, silencieux, soumis, habitué à *un certain type de travail*.

Au niveau du groupe de pairs, d'égaux, le Spectacle attise le « jeu » de la concurrence dans l'apparence (le « *paraître* » !)– mais aussi la concurrence réelle et consciente, guerre nécessaire de tous les jours sur le lieu de travail. Là encore pris dans le

piège de la *normalité*[1], l'individu désirant - par instinct grégaire - « s'intégrer » apprend à se conformer à des règles et à une culture.

VII

Dans la société du Spectacle, l'être humain tout entier est économiquement *rationalisé*. Ses membres, ses sens, ses besoins, ses passions, chaque partie de son corps est détournée au service du profit capitaliste, pour produire, pour consommer, pour penser à produire et à consommer, pour désirer consommer et oublier la honte que c'est, vraiment, de passer son temps à *produire*...

VIII

En fait, il suffit de regarder passer les voitures par files entières dans toutes les rues, le béton omniprésent, les démarches d'automates des passants sans regard, pressés et usés, pour se rendre compte que dans ce monde-là, l'*être humain* n'a pas sa place. Dans la société capitaliste, l'individu, prolétaire ou propriétaire, n'est jamais qu'un infime engrenage de la grande machine ; il ne peut pas être vivant.

[1]La réalité vécue est matériellement envahie par le Spectacle, et reprend en elle-même l'ordre spectaculaire en lui donnant une adhésion positive.

La séparation généralisée

I

Ce que j'appelle « spectacle », c'est le décor en trompe l'œil peint sur le mur trop laid qui s'est élevé entre l'homme et sa liberté. Ce mur, c'est ce que j'appelle « séparation ».

Là où il y a spectacle, il y a séparation. La séparation a besoin d'un spectacle, ou bien pour la nier, ou bien pour la justifier ; pour la faire accepter.

Là où il y a séparation, il y a perte de pouvoir et de vie vécue.

II

La Séparation elle-même est l'ensemble des frontières abstraites ou concrètes qui divisent artificiellement la réalité capitaliste en différentes parties ; elle est indissociable du Spectacle, qui, en tant que mise en scène intéressée de la Séparation, est son gardien, et réduit l'individu à l'état de spectateur impuissant et généralement inconscient de ce déchirement, qui est celle de sa propre existence sur laquelle il n'a pas de pouvoir.

III

Globalement, le Spectacle montre unifié ce qui est séparé et séparé ce qui est unifié. Par exemple, l'individu n'est représenté et ne se représente lui-même qu'en tant que libre consommateur – donc *heureux* -, alors qu'il est en réalité déchiré entre son côté consommateur et son côté travailleur salarié, qui est occulté (son malheur ?).

Autre exemple : on sépare les employés de bureau des travailleurs pauvres, en adoubant les premiers « classes moyennes ». C'est une manière commode de réduire le prolétariat et de déclarer sa fin par la réussite du capitalisme, en le limitant à une petite population smicarde ou chômeuse obscure, dont on se préoccupe d'autant moins qu'elle est en grande partie issue de l'immigration – mais enfin, tout individu dont le revenu est constitué par son salaire *est un prolétaire*, dépendant des organisations capitalistes, soumis à elles. Aujourd'hui, le prolétariat n'a pas du tout disparu, il est au contraire plus étendu que jamais – tout au plus gagne-t-il mieux sa vie (il n'en est pas moins dépendant).

Dans les deux cas, le mensonge sert à faire approuver le système capitaliste.

L'envers d'un spectacle est une vérité révoltante, que l'on cherche à neutraliser.

IV

La Séparation est à la fois politique et économique, les deux se mêlant étroitement.

D'une part, elle résulte de la spécialisation du pouvoir et de sa confiscation par des instances politiques peu voire pas du tout démocratique, laissant le citoyen lambda spectateur impuissant de l'action des *spécialistes*.

D'autre part, c'est le fruit de la colonisation par l'économie de tous les aspects de la vie humaine pris *séparément*, peu après qu'elle se la soit soumise dans sa durée totale par le travail salarié.

Mais si les origines sont différentes, la réalité est unitaire : l'homme est emprisonné.

V

L'individu est séparé de son monde, parce qu'il n'y peut rien faire. Les médias lui montrent ce qu'il s'y passe selon pour qui on veut qu'il vote, mais en dernière analyse tout pouvoir est depuis longtemps confisqué aux mains d'une bureaucratie complètement coupée de la réalité sensible, dont la hiérarchie ressemble drôlement à celle de la Justice dans le roman de Kafka. Le spectateur, lui, est impuissant face aux transformations de son univers, qui s'effectuent sans lui et ne le prennent pas en compte.

Par ailleurs, il ne vit pas dans le monde lui-même mais dans un espace restreint constitué de son domicile, de son lieu de travail et du trajet entre les deux. Le cycle sans fin des allers-retours rapides l'empêchent d'aller voir ailleurs et de prendre conscience de l'existence-même de ce monde ; et lorsqu'enfin il en est momentanément libéré, il fuit son milieu comme s'il lui faisait horreur, et s'en va s'enthousiasmer dans un des pseudo-paradis vantés par les grandes compagnies touristiques, où tout est nécessairement falsifié.

Tout cela l'empêche de comprendre la logique de son monde et de ses mutations ; il ne réalise donc pas que dans le monde moderne, par tous les côtés, l'être humain est *renié*.

Renié d'abord parce qu'en regardant d'un œil non pressé les villes d'aujourd'hui, on en vient à se demander s'il est bien vrai que des hommes y vivent. Les formes qu'on y rencontre, à aucun moment ne donnent l'impression d'avoir le moindre rapport avec cette humanité-là dont on a chanté la grandeur... On la croit finie ; nous sommes à l'ère du bitume, des voitures et des casernes civiles...

Enfin, c'est *essentiellement* que la société du Spectacle est le reniement totalitaire de l'homme. Pour raisons économiques, on lui retire l'air, l'eau, la vie, et on lui donne à la place du dioxyde de carbone, des radiations et un salaire.

VI

Le spectateur est séparé de son propre temps – de sa propre vie, comme *durée.* En effet, il passe toute son existence, jusqu'à la retraite, à travailler pour un autre. C'est un autre qui détermine sa vie, et il n'a presque aucun pouvoir dessus.

Le spectateur est séparé de son activité parce *qu'on la lui donne à faire*, et qu'en aucun cas elle ne vient de lui. La société du Spectacle est l'ennemie de la libre subjectivité, autrement dit de la liberté vraie, qui par ailleurs est, elle, gratuite.

VII

Il est séparé de son produit – le *produit de sa vie*, en tant que salarié avant tout – parce que du fait de la division (mondiale !) des tâches, il ne peut avoir un point de vue unitaire sur ce pour quoi il travaille, sur le but de sa participation à la production, et parce qu'enfin il n'a aucune autonomie concernant sa manière de travailler. Il ne peut qu'obéir, exécuter des ordres.

La conception du produit est le rôle d'un secteur spécialisé de l'entreprise, constitué d'employés de bureau qui ignorent la réalité de sa fabrication par des ouvrier manuels, lesquels, puisqu'ils n'en touchent jamais qu'un petit morceau chacun, n'ont aucune idée du produit final dans son unité, pour ne pas parler des logiques de sa conception. Seul le sommet de la hiérarchie de l'entreprise pourrait avoir un point de vue unitaire sur la production, mais encore celle-ci ne perçoit pas vraiment sa réalité, puisqu'elle n'a participé à aucune de ses étapes – et par ailleurs, elle ne fait souvent que donner des impératifs généraux, d'ordres stratégiques, et délègue l'élaboration et la gestion des opérations aux différents secteurs spécialisés.

Ainsi la majeure partie de l'humanité sacrifie-t-elle sa vie au *travail*, produisant des tonnes de nouveaux objets chaque jour et bouleversant le monde en profondeur, sans que personne ne sache ce qu'il fait.

VIII

La société du Spectacle ne reconnaît pas d'autre temps que le temps présent et le futur proche. L'histoire, celle des hommes comme celle des objets, est *ignorée* et l'avenir, de la même manière, ne reçoit jamais que très peu d'intérêt sincère – tant le Présent, sans cesse illusoirement renouvelé avec éclat dans le Spectacle, accapare l'attention. Les choses sont *là*, on vit avec et *selon elles*, et leur présence n'est pas interrogée. *D'où viennent-elles ? Comment ont-elles été crées ? Par qui ? Pourquoi ?* Ces questions simples, qui permettraient de comprendre son monde, ne sont pas posées. Ce monde, d'ailleurs, comment s'est-il établi ? *Sur quels fondements ?* On comprendrait alors sa véritable nature...

En négatif, la société du Spectacle est également la société de l'Oubli ; par cela elle génère le chaos et court à sa perte, et prévient ou étouffe en un jour toute tentative de protestation.

L'individu est séparé du passé – donc de toute capacité à comprendre le présent – car il se sent moins issu de millénaires de mouvements humains que d'une société s'étant développée *sur* l'histoire ; histoire qui serait définitivement achevée, gelée ou dépassée. Ce sentiment résulte, tout d'abord, du bouleversement radical de la société, de l'environnement et de la manière de vivre, qui ne peut être comparé à rien d'antérieur. Il résulte ensuite des discours fantaisistes que le Spectacle tient sur lui-même, se plaçant lui-même hors de toute cohérence historique.

Il est aussi séparé de l'avenir, parce que de toute façon il n'y peut jamais rien. Nonobstant les catastrophes environnementales déjà prévues pour le premier tiers de ce siècle ou un peu avant, son destin est prédéfini de longue date et entièrement déterminé, en tant que salarié, que serviteur du Capital, que cadavre à l'avance.

Mais alors qu'il ne connaît que le Présent, le spectateur ne peut jamais en jouir. Depuis l'enfance, il est constamment pressé et préoccupé par des échéances à court terme se succédant sans fin, ayant toujours son temps limité, minuté, étranglé, son aller-retour quotidien à effectuer le plus vite possible, une tâche ou une autre à accomplir, ou plusieurs à la fois... Si bien que lorsqu'enfin il a du temps pour lui, conscient de la brièveté de la pause accordée, il *se presse* d'en profiter.

L'homme moderne est un homme harcelé par sa montre devenue chronomètre, qui ne vit pas par manque de temps. Il ne goûte aucun instant de son existence, car son présent est écrasé par le futur proche, et il ne peut penser à autre chose même pendant son temps libre – ne pouvant évidemment pas se satisfaire de sa condition présente, il s'en va alors *consommer*.

L'homme moderne ne vit pas ; il n'a pas d'histoire et pas beaucoup plus d'avenir.

IX

Corollairement, l'individu est séparé des autres. Il ne peut être avec personne, ou seulement pendant des moments infimes, puisqu'il est perpétuellement face à des impératifs de travail.

Les individus sont de fait montés les uns contre les autres, divisés entre eux, d'abord sur le lieu de travail pour l'accès à une place plus élevée ou pour le maintien de leur poste, mais aussi dans la « course au bonheur » spectaculaire, c'est à dire dans la possession de certaines marchandises de passage sous les projecteurs. Cette possession de biens ou de services vantés dans le Spectacle permet à l'individu de se doter d'une apparence conforme aux modèles, apparence qui, puisqu'elle est le dernier lien social existant, définit une hiérarchie spectaculaire.

La société du Spectacle repose toute entière sur la concurrence. Dans un tel monde, l'amitié a fait faillite et l'amour se vend. Il y a des foules, certes, mais *atomisées*.

X

La société du Spectacle s'empare de chaque aspect de la vie et les confisque dans des sphères séparées, où elle insinue ou bien des marchandises à acheter, ou bien le devoir de travailler. La sphère de la pensée, où sont également relégués le goût et la sensibilité vraie, subit un traitement particulier : puisqu'on ne peut l'exploiter, on cherche à la détruire. Dans toutes les autres, on implante un code de conduite sévère et précis, par divers mécanismes d'éducation, de socialisation, de dressage et de lavage de cerveau, qui incite plus ou moins directement à renoncer à tout ce qui serait gratuit ou économiquement improductif. La mémoire n'est pas falsifiée, mais tout simplement effacée, et le langage humain devient langage du Spectacle – ne pouvant par conséquent plus que l'approuver. Le désir est redirigé vers le domaine de la consommation, la volonté vers le domaine du travail ; et par ailleurs, le narcissisme est encouragé et appuyé, tous les complexes et manies de toutes sortes sont soutenus et dûment approvisionnés, et à l'Ennui on a jamais tendu une carte aussi bien fournie.

XI

Le Spectacle est l'organisation sociale de la schizophrénie générale.

L'homme spectateur ne peut voir sa vie comme unitaire, ni même sa propre personne : sur le lieu de travail ou dans un supermarché, les attitudes exigées et suivies sont radicalement différentes.

Il est lui-même intérieurement coupé en deux : d'un côté producteur, de l'autre consommateur. Le Spectacle s'élève entre l'homme et sa représentation comme un miroir fallacieux, ne lui renvoyant qu'une image enjolivée de son côté « consommateur ». Le côté « producteur », lui, est relégué dans l'ombre, on cherche à l'oublier, on sait trop pourquoi ; à peine quelques allusions à cette obscure détresse, parfois, pour toucher davantage de gens. Même dans le spectacle de la politique, qui ordinairement

se charge seul des questions vexantes, le travail comme expérience vécue n'est évoqué que de manière très indirecte...

La vie du spectateur est séparée en deux *temps* : d'un coté le temps de travail, de l'autre le temps libre. Dans le premier temps, il est soumis à la production, et obéit aux ordres de sa hiérarchie ; dans le second, il continue à suivre des directives – cette fois plus conciliantes – émises par des organisations identiques (la publicité).

Dans le premier temps, il vit une vie misérable et le sait ; et dans le second il tente désespérément de remplir les contours de son fallacieux reflet.

XII

Cette séparation de l'être humain du temps cyclique (son quotidien) et du temps irréversible (sa vie), de son monde qui lui devient carrément hostile, et enfin ce déchirement de lui-même, se révèle être bien entendu *l'annihilation de l'homme*, son reniement total par la société moderne, la société du Spectacle.

« *Les forces même qui nous ont échappées se montrent à nous dans toute leur puissance* », écrivait Guy Debord en 1967.

Cette phrase à elle seule suffit à résumer toute la critique de la société spectaculaire-marchande : elle décrit à la fois un processus historique, une réalité présente et, implicitement, un grand projet d'avenir.

Le salariat

I

Le salarié est l'homme qui touche régulièrement une rétribution monétaire pour faire régulièrement ce qu'un même autre homme lui commande régulièrement. C'est l'homme régulier par excellence et par nécessité ; c'est l'homme *régulé*.

II

Le salarié ne vend pas *son* travail, comme on dit en science de l'économie, puisque le « travail » qu'il a fait ne contient aucune individualité ; il ne l'a pas fait en autonomie mais selon les consignes relatives à sa place dans la chaîne de montage, consignes *qu'on lui a donné* (toute l'industrie moderne, qu'elle produise des biens ou des services, est organisée intérieurement sur le principe d'une chaîne de montage).

Le salarié ne travaille pas : il exécute une tâche. La différence est un gouffre.

III

Ce n'est donc pas son travail qu'il vend, mais sa puissance de travail, c'est à dire non pas sa capacité particulière à un certain « travail », à l'exécution d'une certaine tâche – mais *une certaine portion de son temps*, que son employeur rempli comme bon lui semble en lui donnant un travail à faire, telles choses à faire de telle manière.

Le salarié est l'homme qui vend son temps à un autre pour survivre.

Le salarié est donc l'homme spectateur de sa propre vie, qu'il vend et *regarde* occuper. Durant toute son existence, le salarié *subit*.

IV

Du point de vue patronal, le salaire est ce qui permet que la main d'œuvre revienne le lendemain ; c'est un frais d'entretien. Pour l'employeur, le salarié est un outil automatique qui sort tout seul de sa boîte à outils et s'y range de même. Tout l'urbanisme s'organise pour faciliter son aller-retour.

Le salarié est l'homme renié en tant qu'homme, n'étant qu'instrument de production.

V

Le salarié est l'homme remplaçable. Le salariat étant l'automation de la vie humaine, tout salarié peut être – sera, sans doute – remplacé par un robot.

VI

Le salarié est l'homme discipliné. S'il a le droit de consommer, de se divertir, de beaucoup manger, c'est uniquement parce que le capitalisme en a besoin. Le salarié est l'homme qui vit exclusivement par et pour le capitalisme, sans jamais rien y comprendre.

VII

Le salarié est l'homme *suspendu* aux organisations capitalistes. Il en dépendait auparavant pour sa simple survie ; il dépend désormais *aussi* pour son « bien-être ».

VIII

Le salarié est un survivant.

D'abord sur le plan historique, parce qu'à une certaine époque la plupart des hommes qui ont refusé de devenir salariés sont morts de faim.

Ensuite, parce que *survivre* est l'occupation de sa vie. Toute sa vie jusqu'à la retraite, il vendra son temps pour gagner de quoi manger. Il ne fera pas autre chose. Il aura perdu sa vie à la gagner.

IX

Le salarié a ceci du prostitué qu'il vend son temps à un autre homme qui, pendant ce temps, dispose de son corps, et lui fait faire ce qu'il veut. Reste à voir s'ils y prennent plaisir – je parle de l'employé comme de l'employeur. Le salarié est l'homme *castré*.

Autre différence : à un moment donné, la prostitution a pu être célébrée (par des peintres, par exemple), alors que le salariat a toujours été et sera toujours la condition attitrée du sous-homme, de l'éternel superflu. Elle ne peut pas être – et de fait n'est jamais – conçue comme *digne*.

X

(Est-cela vivre heureusement ? Cela s'appelle-t-il vivre ? Est-il au monde rien moins supportable que cela, je ne dis pas à un homme de cœur, je ne dis pas à un homme bien né, mais seulement à un homme qui ait le sens commun, ou sans plus la face d'homme ? Quelle condition est plus misérable que de vivre ainsi sans qu'on ait rien à soi tenant d'autrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie ?)

Les marchandises

I

Parole de Copernic - De par la division des tâches, l'automat3ion, l'abstraction de la marchandise dans son utilité de plus en plus douteuse ou en tant que « service », et par le principe même du salariat, le travailleur/spectateur ne prend pas conscience du produit (du sens) de son travail, de la réalité de sa participation à la production, qui est pourtant la grande affaire de sa vie et de son monde. Il ne voit la marchandise que sous l'aspect des besoins et des désirs que provoque chez lui la publicité, le cinéma ou son entourage, et des propositions qu'on lui fait pour répondre à ce manque artificiellement créé, propositions parmi lesquelles il peut choisir.

Le travailleur/spectateur consommateur a donc l'illusion que la marchandise est un petit satellite qui tourne autour de sa vie et de son monde, alors que c'est exactement l'inverse. Irrecevable vérité ? Par définition, le monde capitaliste tourne autour de la marchandise, l'astre qui l'éclaire et lui permet la vie.

II

J'entends par « marchandise » tout ce qui fait l'objet d'un rapport marchand (entre un acteur visant le profit et un autre visant la satisfaction d'un besoin ou d'un désir). Son existence est divisée en cinq phases : production, proposition à la vente, achat, usage, destruction. Dans le cas d'un service marchand, la proposition à la vente précède toutes les autres phases, qui sont alors simultanées.

Dans le monde moderne, tout ce qui peut nous passer entre les mains a tendance à être une marchandise.

III

Au moment de son apparition, la marchandise est comprise comme un surplus de la survie. Elle est le produit du secteur économique qui n'est pas dévolu à la fourniture des denrées indispensables à l'existence, le secteur *secondaire* (par opposition au secteur primaire), c'est à dire l'artisanat. La production de la marchandise est alors un art.

Ce secteur reste très minoritaire, et ses produits réservés à une élite toute aussi minoritaire, jusqu'à ce que l'artisanat traditionnel soit supplanté par l'industrie moderne. En progressant, le secteur de la marchandise transfiguré s'approprie le secteur primaire – après s'être approprié la plupart des paysans eux-mêmes, et les avoir transformés en ouvriers (ce mouvement de dépossession des moyens de production est appelé « prolétarisation ») - et plie donc la production des moyens directs de subsistance aux règles de la production de masse.

Ainsi, ce qui était auparavant perçu comme simple surplus a fini par saisir toutes les modalités de l'existence humaine, la cristallisant et la restituant préfabriquée par petits morceaux, transfigurée dans sa forme et dans sa matière, en tant que survie indéfiniment augmentée dans ses critères.

IV

Le secteur tertiaire se développe dans un monde où la marchandise abonde, et où les moyens de communication se sont développés *comme* pour servir cette abondance... Ce dernier phénomène permet un meilleur encadrement, totalitaire et plus rentable des individus pris en masse ; et de là proviennent tous les « services » s'occupant des tâches de gestion, contrôle, entretien, recherche, enseignement, publicité, amusement et pseudo-critique. L'autre sorte de services est celle qui se présente comme le complément indispensable de la marchandise matérielle, comme le personnel dévoué

auquel sa majesté oblige (comme par exemple les assurances auto, le service après-vente et tout le nécessaire à ordinateur).

V

Le divertissement-marchandise, en tant que chose *précisément définie* dans sa forme et dans son potentiel récréatif proposée à la vente – présentant, en tant que *marchandise*, une unité fixe et indépassable - , est un divertissement très diminué. C'en est non seulement une perversion mercantile, qui repose sur l'imposture du désennui, mais c'en est aussi une très pâle copie, qui n'atteindra jamais la qualité du divertissement libre.

Le divertissement libre peut se servir de marchandises, mais pas en constituer une lui-même.

Il est comparable à la bonne cuisine, qui ne sera jamais faite de surgelé.

VI

Nature du progrès capitaliste – Ce qui autrefois n'était considéré que comme simple médicament contre l'ennui est aujourd'hui devenu divertissement principal, et ce qui n'était reconnu que comme nourriture industrielle pour gens pressés est devenue nourriture de base pour tous les ménages.

Le progrès de la société spectaculaire anoblit la marchandise et abaisse l'homme dans un même mouvement.

VII

Autrefois, la qualité de la production de toute marchandise était indissociable de sa valeur, au même titre que la matière employée. Mais la révolution industrielle est passée par là, reléguant la qualité en seconde place derrière la quantité, et depuis, toutes les parures dont on a pu la recouvrir ne suffisent pas à maquiller la misère crasse de sa production.

Il suffit d'observer une marchandise quelconque issue de la production industrielle, son *design*, son manque d'âme, pour se donner une juste représentation du monde moderne.

C'est le fait qu'on ne pense pas à l'origine des choses qui nous passent aujourd'hui entre les mains, ou qu'on voit passer dans le Spectacle, qui permet de croire à la prospérité de nos pays développés.

Certes nous accumulons des marchandises, au point d'en remplir la mer lorsque nous les jetons, mais si on s'intéressait à comment et avec quoi elles sont faites, à l'âge ou à l'espérance de vie moyenne de ceux qui les fabriquent, on se rendrait vite compte que sous ce vernis de basse qualité, il n'y a en réalité que du bois pourri ; l'horreur.

VIII

La marchandise industrielle est produite par le salariat, c'est à dire par le prolétariat au travail pour ses maîtres. L'expansion du secteur de la marchandise, le devenir-monde de la marchandise et le devenir-marchandise du monde, va de pair avec la *prolétarisation du monde*, autrement dit la mise sous tutelle d'organisations *capitalistes* de la totalité des êtres humains.

IX

Dans la société du Spectacle, chaque marchandise est la justification ontologique de sa propre existence. Si une marchandise est proposée à la vente, c'est déjà une bonne raison de l'acheter. Les spectateurs ne trouvent pas ce qu'ils désirent, ils désirent ce qu'ils trouvent.

Bien que rien ne lui soit imposé explicitement dans le temps de la consommation, le spectateur y reste tout de même soumis à des organisations capitalistes. En effet, « tout homme a pour maître celui peut lui apporter ou lui soustraire ce qu'il désire ou ce qu'il craint » (Épictète), or la publicité, qui recouvre l'espace social, est précisément ce qui permet à ces organisations de créer des désirs ou des craintes et de promettre leur satisfaction. Le Spectacle soumet les hommes au capitalisme en s'assimilant directement leur psychisme, de manière quasiment pavlovienne.

Par ailleurs, dans le Spectacle, l'individu est toujours représenté comme *possédant* ou *manquant de* ; et on ne peut imaginer qu'il se suffise à lui-même. Le consumérisme trouve dans l'hédonisme sa légitimation philosophique, mais ce que dit vraiment Épicure, c'est que « Le fruit le plus important de la *suffisance à soi* est la liberté ». Par cela la société de consommation, malgré le large panel de choix qu'elle offre, n'en est pas moins la négation de la liberté ; prospérant sur un jeu frustration/jouissance partiellement accordée, c'est un esclavage par les sens.

X

Dans la société spectaculaire marchande, l'impératif de consommation pour la continuité de l'économie capitaliste est artificiellement transféré vers celle de la vie de l'être humain en tant qu'être *social*. Consommer est une nécessité pour être traité d'égal à égal en société ; pour s'y intégrer, s'y maintenir et s'y faire valoir. Dans un monde où les détails des normes changent à toute vitesse, l'instinct grégaire pousse les individus

à ressembler à la reine rouge d'*Alice au pays des merveilles*, qui court en permanence pour rester à la même place.

La consommation n'est pas un acte personnel et isolé ; c'est avant tout *une pratique sociale*.

Le désir de consommer est un désir de *paraître*, que ce soit aux yeux des autres ou pour soi-même – la société spectaculaire-marchande étant aussi la société du narcissisme torturé, entretenu et rentabilisé. Dans la société du *spectacle*, c'est encore une fois l'apparence qui compte. Il faut d'abord *paraître* conforme pour s'intégrer dans son milieu, puis, si l'on pousse le zèle jusqu'à là, *paraître* pour se démarquer – mais non pas par l'extravagance, mais par le plus de conformité possible à un modèle donné (et cela passe, comme ce monde est bien fait, par une consommation encore augmentée).

XI

Chaque marchandise porte en dehors d'elle-même sa dose d'ecstazy artificiel.

L'achat de la marchandise-type, dont la perfection est déjà hallucinée, produit une forte sensation de bien-être, d'euphorie et de bonheur intense, l'augmentation de la tension artérielle et du rythme cardiaque, la dilatation des pupilles, une sensation de force décuplée ; lors d'un achat important, il peut y avoir une sensation de vertige. Mais avec le temps, comme si ce charme était du à un parfum magique qui recouvrait la marchandise et qui se serait évaporé, on redescend, on fait soudain face à un vide, on éprouve une déception croissante qui va jusqu'au violent ressentiment et qui porte en elle l'insatisfaction, et donc, le désir d'acheter de nouveau. Parfois, cependant, quand il s'agit de montrer qu'on *possède* ou qu'on *a fait* (dans le cas d'un divertissement-marchandise), on ressent des effets de *flash-back*, et, revivant la joie de l'achat, on joue la publicité de la marchandise achetée. À long terme, cette consommation « récréative » provoque gonflement jusqu'à l'obésité, affaiblissement, irritabilité, insomnie, dépendance et anxiété ; elle peut aussi causer troubles de la personnalité, dépressions, psychoses et paranoïa. Le plus drôle, c'est que je n'exagère pas.

Le consumérisme est un paradis artificiel.

XII

La marchandise spectaculaire achetée n'est jamais assimilée à un bien propre.

D'abord, parce qu'elle n'est pas perçue comme un simple objet, inanimé et modifiable, mais comme une puissance indépendante, une chose dotée de vertus magiques, sorte de talisman ; elle est comme recouverte de superstition. Cela provient de l'enrobage publicitaire de la majorité des marchandises produites par l'industrie moderne, qui sépare définitivement en ceci que la marchandise paraît moins appartenir à son acheteur qu'au Spectacle lui-même. En tant que marchandise *possédée*, comme captive, se retrouvant soudain dans le domaine de la trivialité alors qu'elle s'ébattait jadis joyeusement dans le simili-paradis du Spectacle, elle perd brutalement ce qui faisait son éclat, et perd son sens. L'acheteur s'en rend compte peu à peu ; il sent alors un *vide*, qui le pousse à consommer de nouveau.

D'autre part, il s'en éloigne de toute façon avec le temps, en se rendant compte que la marchandise achetée n'est pas aussi utile ni aussi brillante que le Spectacle la représentait. Ce processus logique est accéléré par le Spectacle lui-même, qui fait succéder à une certaine marchandise une marchandise de qualité prétendument supérieure, dénonçant ainsi l'état d'insatisfaction dans lequel avait laissé la première malgré ce que promettait alors la même publicité : chacun de ses nouveaux mensonges est aussi l'aveu de son mensonge précédent. C'est le Spectacle lui-même qui pousse à dédaigner, mépriser et rejeter tout ce qu'on aurait été porté à considérer comme son bien propre.

Enfin, bien souvent la valeur d'une marchandise tient dans son côté spectaculaire, son intérêt dans le prestige qu'elle donne. Il s'agit de se faire valoir. Ce n'est donc pas l'usage de l'objet, sa matérialité qui intéresse, mais seulement son apparence. Et de fait, l'acheteur ne se considère pas propriétaire d'un objet, d'un bien, mais *d'un surplus de sa propre apparence*, d'un spectacle immatériel – il ne fait que porter, *en en ayant conscience*, les insignes non pas du pouvoir, mais du *bonheur* reconnu.

Le consommateur moderne, quelque soit son pouvoir d'achat et la masse de marchandise qu'il achète au cours de sa vie, ne possède donc rien qui soit à lui assurément.

XIII

La marchandise moderne est créée dans l'ombre, passe un court instant sous la lumière et se voit rejetée presque incontinent aux ténèbres. On a honte de passer sa vie à la produire, on est ravi de l'acheter et fier de s'en montrer possesseur, mais on finit par la dédaigner, à s'en dégoûter, et à la jeter (au profit d'une autre, qui subira le même sort). Ainsi la marchandise retourne-t-elle au mystère d'où elle est miraculeusement survenue. Elle n'a fait que traverser la conscience, telle une étoile filante, dont la trajectoire et la matière restent inconnues.

Mais la marchandise ne se laisse pas souvent rejeter ainsi ! Elle prend souvent l'initiative, et se détruit elle-même le plus rapidement possible. Elle est à *obsolescence programmée*, c'est à dire qu'elle est conçue pour devoir être renouvelée, pour encourager fortement les consommateurs à suivre la fabrication incessante et de plus en plus rapides de nouveaux produits – sans quoi le capitalisme, de plus en plus accéléré, ne pourrait survivre.

La marchandise a donc une durée de vie de plus en plus brève, atteignant le seuil caricatural où, malgré son apparence toujours plus brillante et ses fonctionnalités toujours plus nombreuses, sa qualité matérielle est *si totalement absente* qu'elle ne passe pas deux mois en bon état.

Le consommateur moderne (tout le monde) ne peut rien posséder que provisoirement ; il n'est, en fin de compte, qu'un *pauvre* cramponné à une pauvre illusion.

XIV

La marchandise est le produit principal de la société du Spectacle, et toutes ses réalisations secondaires sont rapportées à l'amélioration de sa propre productivité (l'éducation et la recherche, par exemple).

Dans un tel monde, la société est détruite par l'implantation en son cœur du rapport capitaliste ; celle-ci n'est plus qu'une immense entreprise tentaculaire de la marchandise totale, et un ventre énorme qui l'engloutit.

XV

La marchandise, si banale et si neutre, qu'elle puisse paraître, est la frontière murée entre le monde « libre » où l'on consomme et le monde « occupé » où l'on doit produire. Dans les deux cas, elle est l'objectif, l'objet de l'effort et de l'attention : tout salarié est soumis à sa production ; et de l'autre côté du miroir, comme par enchantement, la marchandise occupe toute la vie et l'espace social. C'est ainsi que la marchandise devient la nouvelle idole pour laquelle les hommes sont amenés à se sacrifier, et qu'ils adorent en retour.

XVI

La marchandise est la clef de voûte de la société capitaliste : sur elle reposent les deux principales activités sociales – production et consommation ; et l'une s'appuie sur l'autre au niveau de cet axe de symétrie. Mais ce qui fait la solidité de cette pierre, c'est la certitude qu'on a, au moment de la production de la marchandise et de sa proposition à la vente, qu'elle trouvera un acheteur.

On critique la vénalité sans borne des maîtres de la production, mais cette vénalité ne peut parvenir à ses fins sans le désir de consommer toujours davantage de la grande majorité – désir certes artificiel, provoqué en grande partie par les maîtres de la

production, mais que la masse s'approprie tout de même. La société capitaliste moderne repose autant sur l'un que sur l'autre.

Il n'est pas exagéré de dire que toute l'économie, le monde moderne tout entier, est crânement suspendu à l'achat de la marchandise par le consommateur.

XVII

Par cela simplement que la consommation est l'image *instituée* du bonheur, elle devrait déjà révulser.

XVIII

Luxe, ô salle d'ébène où pour séduire un roi
Se tordent dans leur mort des guirlandes célèbres,
Vous n'êtes qu'un orgueil menti par les ténèbres

(Mallarmé)

Le Crépuscule des idoles

1. La politique

I

La « politique » est la sphère séparée où se trouve depuis longtemps confisqué tout pouvoir. L'individu est réduit à la pure contemplation de ce qui se fait sans lui – mais en son nom – , et n'a d'autre droit que celui de désigner en votant les spécialistes qui vont s'occuper des affaires sérieuses. Cependant, avec la montée en puissance de l'Économie, la sphère politique s'est vue progressivement vidée de tout pouvoir réel, et est devenu doublement un spectacle : d'abord au sens que j'ai développé tout à l'heure, car elle n'a plus d'autre fonction que celle de justifier, via les médias, la séparation entre l'homme et sa vie par le *devoir de produire*, et ensuite au sens propre du terme « spectacle », puisque ce n'est plus qu'une mise en scène tendancieusement caricaturale de l'exercice d'un pouvoir purement fictif.

La politique n'est pas devenue économique ; c'est l'économie qui est devenue politique.

II

La classe politique se divise entre ceux qui défendent ouvertement les intérêts des exploitants (ils se justifient en employant des termes sonnant faux tels que « attractivité », « investissement » et « compétitivité ») et ceux qui semblent ne pas avoir compris que le système où ils tentent leurs sympathiques réformes (des gauchiseries amusantes, genre « une meilleure répartition des richesses », la « réduction des inégalités », voire, plus naïf encore – ou plus cynique - « l'augmentation du pouvoir

d'achat ») est *fondamentalement et intrinsèquement* le grand serviteur de ces intérêts. Voici donc les choix possibles des très utiles électeurs de nos démocraties modernes.

III

L'existence de « partis politiques » sépare et limite le débat public – l'essence de la démocratie – dans les cadres de diverses idéologies, qui servent de base dans les débats internes (il y en a, il ne faut pas se méprendre ; moins certainement cela-dit dans les partis extrémistes que dans les partis modérés, et à coup sûr il y en a de violents au sein des partis de gauche, bipolaires par nature). Les résultats de ces débats achevés chacun de leur côté sont ensuite apporté dans la sphère publique, où les électeurs peuvent alors choisir une option de droite ou une option de gauche – dont j'ai évoqué le contenu respectif plus haut – ou alors une option prenant un peu des deux. Ils n'ont pas pris part à la discussion.

Et de manière générale, du fait de la cooptation systématique, les partis politiques ne font que soutenir la domination exclusive d'une certaine classe sur la vie politique, à savoir la vieille « bourgeoisie ».

On dira que les partis sont indispensables à la vie politique dans son organisation actuelle ; mais cela ne fera que prouver que c'est cette organisation-même qu'il faut remettre en cause.

IV

Les trois grandes valeurs conservatrices, les trois grands axes de tous les discours de tout parti conservateur, restent toujours « Travail », « Famille », et « Patrie ». Le citoyen bien conservé se doit de les chérir, de s'y dévouer, de *s'effacer* pour leur bien ; l'élu conservateur a pour devoir de préserver ces valeurs – de quelconque changement, de l'influence étrangère, de remédier au pourrissement des moins bien conservés – en

somme, d'assurer l'Ordre. Chaque élu conservateur se présente comme un préfet de police extraordinaire. Les partis traditionnels de droite, présents dans toutes les démocraties modernes, incarnent la forme faible du conservatisme ; sa forme forte est incarnée dans le fascisme. Il s'agit d'une seule et même chose : le parti le plus ennemi de la liberté et de l'individu, le meilleur ami du capitalisme et de la manipulation politico-économique : à *qui* profite l'amour du travail ? L'excitation du patriotisme[2] ? Patrons et politiciens conservateurs forment ensemble un intelligent syndicat du contrôle. Et l'amour de la famille ? Outre le principe moral et la ferme volonté de retenir les femmes dans la cuisine, la famille est appelée « la cellule de base, interlocutrice de l'État ». Par ailleurs, c'est le rôle de la famille de perpétuer l'amour du triumvirat.

La moyenne d'âge des électeurs de ces partis tourne autour de cinquante-six ans ; le triomphe de la droite dans un pays ne marque jamais que le vieillissement de la population.

V

Le paradoxe de la droite modérée, c'est qu'elle fait l'éloge de la « patrie » tout en la confiant sans scrupules à ceux qui s'en préoccupent le moins : les grands capitalistes.

La gauche, au moins, a des scrupules ; et par ailleurs elle n'emploie généralement l'arme démagogique de la « patrie » que lorsqu'elle est *déjà* au pouvoir.

VI

La gauche est le parti des gens sympathiques et un peu niais, qui est toujours à se trahir lui-même ou à critiquer vainement les mutations inéluctables de l'économie politique mondialisée.

---

[2]Amour de la patrie (ou de la classe, cela fonctionne de même), dont on s'est toujours servi, j'irais même jusqu'à dire qui a été créé, dans un but militariste ; qu'il s'agisse de constituer des armées au sens commun, de constituer des sortes d'« armées industrielles » (comme on le voit toujours dans les périodes de reconstruction ou de reconversion économique, ou dans un régime communiste), ou de faire rhétoriquement de chaque citoyen un combattant d'une certaine cause à caractère militaire, qu'il s'agisse de repousser une classe ou une race.

La gauche se bat pour la liberté, l'égalité et la fraternité, mais refuse de remettre en question le système capitaliste, au sein duquel, justement, ces idéaux sont niés. C'est pourquoi ce ne peut jamais être qu'un parti d'opposition, car en s'intégrant dans le mécanisme du pouvoir elle est forcée de mettre de côté ses propres principes : en effet, on ne peut pas être humaniste lorsqu'on défend un système où l'homme n'est qu'un outil.

Les gauchistes ne comprennent pas les temps modernes, leur retard est d'au moins un siècle. Ils voudraient établir un capitalisme *national*, alors que depuis longtemps le capitalisme est une organisation mondiale, qui échappe très largement au contrôle des États.

La gauche, c'est la faiblesse de la pensée qui ne va pas jusqu'au bout. Son principal projet est de réduire les inégalités sociales, mais en vérité les choses sont simples : ou bien on abolit le capitalisme, ou bien on accepte que ce soit un système qui ne peut être que profondément inégalitariste, et on arrête de vouloir le changer.

VII

Aujourd'hui, au vu des résultats des dernières élections, les partis politiques traditionnels dont j'ai parlé semblent dépassés, supplantés par des « mouvements ». Ces « mouvements » sont des réactions à la crise de la représentativité en politique, et pourraient constituer une alternative intéressante, à un problème près : tel que les choses sont actuellement, la différence entre un parti et un « mouvement » tient seulement en ceci qu'un « mouvement » est moins organisé autour d'un programme et d'une idéologie qu'autour d'une certaine personnalité politique (anti-système, comme il se doit) ; ainsi, ce qu'on appelle « mouvement » n'est que la plateforme de lancement de son chef, et non pas une mise en avant de la discussion démocratique. De ce fait, un « mouvement » peut évoluer de deux manières : ou bien se dissoudre, et dans ce cas il laisse revenir les vieux partis ; ou bien devenir lui-même, en durant, un parti de forme conventionnelle – et dans ce cas son imposture apparaît. Ce qu'on appelle « mouvement » n'est au fond qu'un parti dont l'acte de fondation est en suspens, parti à crédit, qui

n'existe tel quel que tant que l'acte n'est pas signé, devant donc dans un court laps de temps se détruire ou se renier.

Par conséquent, l'apparition de ces « mouvements » ne change rien essentiellement au fonctionnement du régime représentatif qu'on critique avec raison comme périmé. Les « mouvements » passent, les partis restent.

VIII

Le terme de « politicien » est un aveu de non-démocratie. Le politicien est l'homme qui fait de l'occupation de diverses places, fonctions et responsabilités son « métier » (et, par extension, son monopole). Mais cela ressemble moins à un métier qu'à un jeu, car cet individu est séparé de la réalité que depuis son poste il transforme. Le politicien joue à la politique, joue à monter dans son parti, joue à remporter une élection, puis joue à gouverner. Il y gagne, il y perd, et il recommence. C'est un jeu de caste, pourrait-on dire, qui se joue entre tous les spécialistes du pouvoir – ceux qui, n'ayant pas besoin de gagner leur vie, ont consacré leur existence à la lutte dans l'arène politique – et où le but est de l'emporter sur ses égaux hiérarchiques, de grimper jusqu'au sommet, pour finalement accéder au jeu ultime : gouverner. Et après ? Recommencer.

Jeu, donc mépris absolu de la vérité, et des pions.

IX

Je lis et j'entends partout, et d'ailleurs je viens d'écrire, que la démocratie n'existe plus aujourd'hui qu'à l'intérieur des guillemets. Discours des philosophes, sociologues et politiques d'extrême droite comme d'extrême gauche : haros sur le bourgeois, le patron maître des médias et le politique aux cent mandats ! C'est une pensée superficielle, qui fait le jeu du système : il n'y a pas de réflexion sur les électeurs eux-mêmes, sur la

passivité moderne. C'est en effet le gros problème avec la démocratie, d'impliquer que chaque citoyen participe à la vie de la Cité. Notre démocratie bancale est comme un palais bâti sur l'eau, dont il manque un grand nombre de pilotis...

Il ne faut pas reprocher aux politiciens de ne rien faire pour vous, il faut vous reprocher à vous de ne rien faire en politique ! (mais peut-être que les institutions actuelles ne s'y prêtent pas...)

La démocratie, comme la liberté, existe indépendamment de toute institution : comme la liberté, c'est avant tout la conscience du *pouvoir* effectif ; en tant que capacité immédiate à décider et à exécuter cette décision. Cette conscience se réalise en dépassant la Séparation, au niveau individuel puis au niveau social.

X

C'est la plus vieille spécialisation sociale, la spécialisation du pouvoir, qui est à la racine de la falsification de la vie politique et du contrôle toujours plus ambitieux ; du Spectacle, autrement dit le mensonge totalitaire, et intéressé, sur la réalité de l'ordre présent. *Le pouvoir ne peut dire sa vérité.*

2. Formes du mensonge

I

À la télévision, programmes, informations et publicités forment un tout uni et cohérent, une juste représentation du monde spectaculaire-marchand. Tous trois à la fois distraient, informent, et vantent un mode de vie. La seule différence tient dans le

style du discours – oscillant entre l'apologue implicite, la pseudo-objectivité et le lyrisme décalé.

II

Les médias sont privés. Le privé parle au public. L'intéressé parle à la main d'œuvre, aux consommateurs. Il ne faut pas l'oublier. La dépendance des moyens d'information à des organisations capitalistes n'est pas la liberté de la presse.

III

De l'exemple au général - Ceux qui traitent certains intellectuels de « médiatiques » nient l'existence de leurs livres, qui sont pourtant à l'origine de leur médiatisation. Réduire un intervenant qualifié d'intellectuel à sa simple apparition dans les médias, c'est oublier pourquoi il apparaît. Ce qui montre bien que le Spectacle n'est pas interrogé, et qu'il règne donc sans partage, en livrant quelques pièces de viande au jugement du public qui en oublie de juger le Spectacle lui-même. La faute n'est pas plus dans nos « élites » que dans nos âmes prosternées.

IV

Transports en commun - Alors qu'il peut voir sur les affiches du métro que son monde est de toute évidence plein de petites attentions pour lui, que celles relatives à l'animation de la cité lui parlent avec la douceur d'une maîtresse d'école, le gracieux peuple des escalators pourrait être surpris de l'extrême mépris que lui portent ses employeurs et son administration lorsqu'il leur fait directement face, le faisant enfin voir à lui-même ce qu'il est *réellement* dans ce monde...

V

La conscience est le regard sur soi-même. Le monde qui cherche à occuper en permanence le regard par des images chargées de sens inductif se présente donc comme l'ennemi de la conscience de soi, et par extension, de la conscience de ce monde dans son unité et de la place qu'on y occupe.

Il faut détacher son regard et mépriser les objets vers lesquels ce monde veut le diriger.

VI

Derrière chaque affiche se cache la misère de sa conception.

VII

L'escroquerie au « bonheur » - Il y a une certaine opposition entre le stoïcisme rigoureux commandé au prolétaire primitif par notamment la doctrine protestante (par Franklin, par exemple), et l'appel grossier et vulgaire à un hédonisme pur par le capitalisme moderne (« *Savoure l'instant* » de Coca Cola, tout aussi protestant), qui désormais n'a plus seulement besoin que le travailleur *produise*, mais aussi qu'il *consomme*. Le dogme du capitalisme à ses débuts affirmait que le bonheur provenait du travail (non pas travail pour soi et selon soi, mais le travail comme reniement de toute autre vie, c'est à dire *le plus de travail possible* - autrement dit, mieux valait suivre les exigences sans limites d'un patron, si l'on n'en devenait pas un soi-même) ; aujourd'hui,

il a brusquement changé d'avis – et de ton -, et assure que celui-ci s'atteint par la consommation. Mais pour reprendre Saint-Augustin : comment trouver la vie heureuse, là où il n'y a pas de vie ?

VIII

Tourisme – Prétendant diversifier les choix possibles et les possibilités de choix, la société du Spectacle en réalité unifie toutes les diversités et de ce fait les abolit. Tout ce qui n'appartient pas au Spectacle est représenté par lui ou bien comme antérieur à sa modernité, et par conséquent mort, ou bien comme une marchandise en puissance, et tend alors à le devenir (mais les deux reviennent au même). La société du Spectacle absorbe tout, tout ce qui n'est pas spectacle le devient, le deviendra, tout se vendant corps et âme à la falsification spectaculaire-marchande.

La vie humaine n'échappe pas à la règle.

3. La vie des hommes aux XXIème siècle

I

Si le système capitaliste laisse le choix de « vivre comme on veut », ce n'est qu'à l'intérieur des laps de temps extrêmement courts qui séparent les différentes périodes réglementaires de travail, ou, plus exactement, à l'intérieur des petites pauses qui ponctuent le travail perpétuel. La rareté de ce temps impose au salarié de dépenser le plus vite possible la richesse qu'il gagne à perdre sa vie dans un mode de consommation hystérique – dont il n'aurait sans doute jamais eut l'idée sans la coordination des limites de son temps libre et de la publicité. Le salarié a conscience de son extrême manque de temps – sans pour autant le réaliser comme inacceptable – et, comprenant que de ce fait il ne peux pas faire autre chose, consomme le peu qu'il a dans de brefs

divertissements-marchandises, comme les produits et sous-produits du cinéma et de l'informatique – le summum du pathétique étant atteint avec les jeux sur téléphone portable, spécialement développés pour les tristes trajets en métro ou en bus. Est-ce bien une vie dont nous pouvons rêver ?

Prétendant diversifier les choix possibles et les possibilités de choix, la société du Spectacle ne diversifie en réalité que les choix possibles et les possibilités de choix en matière de consommation, tandis qu'elle unifie brutalement les modes de vie, jusque dans leurs moindres détails.

Lorsqu'on parle de “style de vie”, on parle de style de consommation.

II

Le divertissement occupe une place de premier choix dans notre monde. Des villes, des pays entiers vivent des récréations qu'ils proposent. Le spectateur, pendant ses pauses, en attendant la reprise du travail qui ne saurait tarder, se plante en face d'un écran, téléphone portable, télévision ou ordinateur, et se divertit. Quand il a plus de temps, il bouge un peu plus et cherche à se procurer des sensations violentes tranchant radicalement avec son quotidien, si effroyablement atone.

Il serait facile de critiquer le divertissement moderne, sa nullité, sa fausseté, son ridicule, ou tout simplement le fait qu'il consiste à condenser son peu de liberté dans une forme d'emploi prédéfinie, *qu'on vend* – l'horreur d'acheter *un temps d'amusement* ! Mais déjà, l'existence du divertissement en tant que chose séparée, en tant qu'exception dans le quotidien, révèle la pénibilité, l'indésirabilité, l'asservissement et l'ennui de la vie courante dans une société qui est alors à remettre en question. Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser.

III

Si la vie dans les conditions actuelles avait été intéressante, les jeux vidéos n'auraient séduit que les paralytiques.

IV

Qu'on ne s'y trompe pas : la vie de ceux qui exploitent nos mondes est aussi misérable que la notre. L'homme n'est riche que de ses souvenirs, dit un proverbe. Le reste n'est que buée. Un vieux patron milliardaire, qu'a-t-il fait de sa vie ? Qu'en aurait-il pu faire ? Il aura vécu dans le même monde glacé et à sens unique que son plus bas salarié, il aura respiré le même air lourd et vicié, il aura vu les mêmes laideurs ; lui aussi il sera mort et se sera décomposé dans la platitude, dans la mauvaiseté et dans la grisaille... Même monde, même misère ; la destinée est une. Mais contrairement à son employé, lui aura toujours eut la sempiternelle angoisse de la décision à prendre, de la responsabilité ; ce courage, cette patience, et *pour quoi*, *en fin de compte* ? Il a perdu son temps, il a perdu sa vie. Des milliards ? Autant en emporte le vent ! Tout ce qui a un prix a si peu de valeur...

V

« *... Les autres suivaient sans y penser les chemins appris une fois pour toutes, vers leur travail et leur maison, vers leur avenir prévisible. Pour eux déjà le devoir était devenu une habitude, et l'habitude un devoir. Ils ne voyaient pas l'insuffisance de leur ville. Ils croyaient naturelle l'insuffisance de leur vie. (Nous voulions sortir de ce conditionnement, à la recherche d'un autre emplois du paysage urbain, de passions nouvelles...)* »

« *Elle ne finira donc point cette goule reine de millions d'âmes et de corps morts* et qui seront jugés *?* »

Après la maternelle l'école primaire, le collège, le lycée, et plus si affinités, c'est le *travail* qui occupe, domine et détermine la journée, le quotidien, la vie entière en un rythme infaillible et monotone de pas de mort vivant, pendant si longtemps... Il faudra donc atteindre l'âge où l'on ne fait plus l'amour pour être enfin *presque libre* ?

VI

« *Sans aucun souci du lendemain, dans un bureau clair et moderne, je passe mes jours. (...) Je gagne la vie de mon enfant, et je gagne ma vie, paisiblement. Je peux aller, vers le milieu de la journée, manger ; et manger encore le soir quand l'activité de la ville, après une période d'intensité considérable, décroit et meurt avec la lumière.*

Je peux aussi me coucher, je peux rentrer me coucher dans une chambre modeste, il est vrai, mais située au bon air, dans la plus grande rue d'un quartier populaire, que j'aime, où vivent quelques amis.

Je gagne ma vie paisiblement, sans peine, en faisant un travail régulier et facile pour lequel je risque pas du tout d'être ennuyé gravement.

Tout a été soigneusement nettoyé et mis en place lorsque j'arrive ; quand je ferme ma porte et m'en vais, saluant mes chefs, aucun souci ne sort avec moi.

Ainsi je gagne ma vie qui s'écoule avec assez de lenteur et d'aisance, et que je goûte beaucoup, à sa valeur.

Cependant le soir, libre de mon temps, je prends conscience d'être un homme pensant : je lis et je réfléchis, réservant une demi-heure à cet effet avant de dormir.

Dans ce moment, une amertume coutumière m'envahit et je me prends à songer que vraiment je suis un être humain supérieur à sa fonction sociale. Mais je dis alors une sorte de prière où je remercie la Providence de m'avoir fait petit et irresponsable dans un si mauvais ordre des choses.

Si la colère m'anime je me calme aussitôt, songeant à cette fortune d'être placé, par mes intérêts comme par mes sentiments, dans la classe qui possède la servitude et l'innocence.

Esclave, je me sens plus libre qu'un maître chargé de soins et de mauvaise conscience.

Je rêve quelque fois au monde meilleur que mon enthousiasme refroidi me représente plus rarement depuis quelques années. Mais bientôt je sens que je vais dormir. »

Cet employé modèle issu d'un des *Douze petits écrits* de Francis Ponge (1926), si sa condition misérable ressemble fort à celle de nos salariés modernes, a au moins l'avantage de ne pas avoir vécu, lui, à l'époque du « *burn-out* » et du « *bore-out* », et d'avoir eut droit au « *bon air* ».

VII

« *Avant le mariage, Lord Wariston avait librement galopé dans le paddock des plaisirs habituels et des amusements conventionnels ; quelques années de jeunesse lui avait suffit et il était rentré à l'étable matrimoniale avec un honnête appétit pour le râtelier et le collier des affections légitimes.* »

Depuis que j'ai lu cette phrase dans un livre de Swinburne, je ne croise plus dans le bus que des regards de chevaux de trait.

Les américains sont humbles, quand ils parlent de « mondialisation »...

VIII

La morale a toujours servi à limiter les vies, à les uniformiser, dans le but d'assurer l'ordre conservateur. Rarement dans l'histoire elle n'a été aussi puissante qu'aujourd'hui. On ne peut même pas parler de régression à un quelconque âge sombre antérieur ! Réaction ou imitation ? Les deux, sans doute. Réaction aux changements brutaux dans l'exploitation, renfermement inquiet, peur de la nouveauté, repli sur soi-même par précaution, retour identitaire aux sources fantasmées (elles n'existent pas), dissolution de la communauté donc retour renfrogné à la famille, résurgence de la religion, rien d'autre à faire... Et imitation d'un autre côté, parce qu'il faut être normal, il faut se conformer, il faut paraître et avoir, etc etc... les publicités, le cinéma sont là pour diffuser, réaffirmer et ancrer le modèle moral, normal, patriarcal ou maternaliste, néo-protestant ; le code du consommateur hédoniste ou responsable devant sa famille, ou même simplement par *hygiène*, producteur dans l'ombre et dans la honte... Orgie consumériste à gorge déployée d'un côté et humble discipline assise de l'autre, dans le côté obscur de la marchandise...

Ces deux mouvements trouvent leur origine dans le profond trouble existentiel qui tourmente tous les hommes à l'ère où tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation, entraînant la vie humaine dans le tourbillon de la perte de sens, laissant un vide tel qu'on en arrive à s'interroger : comment vivre, et à quoi bon ? Le travail ne rend pas heureux, et la consommation laisse insatisfait. Pas de réponse de ce côté-ci, puisque de fait c'est de la que viennent les questions. Alors c'est la « débandade de parfums », les religions, les sectes, les drogues, le suicide, c'est l'appel fiévreux à tout ce qui répond faux mais qui au moins répond, à ce qui fait oublier la question, à ce qui la tranche définitivement ou alors, c'est le Désespoir, et l'on continue à marcher, métro, boulot, dodo, Saint-Malo et re-métro, la routine, la certitude de la routine, dernière prise, avant l'abîme, mais n'y pensons pas. *« Souriez ! »*

IX

Si demain tous les déprimés fatalistes de la planète se suicidaient collectivement, le capitalisme s'effondrerait.

X

À une déraison - Mais on dit que notre cher système économique a apporté la prospérité, l'abondance, le bien-être... Mais bien sûr, et ça se voit sur les visages ! Non, vraiment, prospérité de quoi, de *l'Homme* ? Regardez-le ! Regardez-vous. Et avisez-vous, dans quelques vieux livres, dans la musique d'avant, dans le vrai art, de ce qu'est (était) un être humain...

Abondance de quoi ? De rien. De nullité. Ah, nous mangeons plus, c'est vrai... plus de plastique. Mais ça convient aux gens tristes... Plus de voitures, aussi ! Et d'écrans géants ! Abondance, en somme, de ce dont personne n'aurait voulu il y a un siècle. Nourriture sans goût, constituée de matières étranges, qu'on *sait* toxiques... De quoi pourriez vous rendre jaloux vos ancêtres, si seulement ils n'étaient pas eux-mêmes de misérables affamés depuis des millénaires... Esclaves par mendicité, ou par coutume... C'est pour cela que nous n'avons jamais été qu'un petit nombre à nous étonner des nouvelles méthodes d'esclavages qui se sont succédées dans l'histoire...

(Mais certes la coutume qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aucun endroit si grande vertu qu'en ceci, de nous enseigner à servir, et comme on dit de Mithridate qui se fit ordinaire à boire du poison, pour nous apprendre à avaler et ne trouver point amer le venin de la servitude ! - La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*).

Aujourd'hui, la situation est à la fois terriblement flagrante pour qui, comme moi, a reçu un violent coup de marteau sur le crâne, et presque invisible pour la grande majorité, du fait de l'habitude que celle-ci en a pris sans en avoir conscience. Il est très étonnant, très étrange, vraiment, pour les quelques éveillés dont je parle, de voir tous

ces gens nommer « normalité » leur mode de vie si bizarre, de trouver « normale » leur situation présente, ce qu'ils vivent, ont vécu, et vivront à coup sûr...

XI

Ici je m'arrête, et je récite une prière pour le salut de ces millions d'employés de bureau qui, fraîchement sortis de leurs grandes écoles où le travail fut si dur, si chargé d'espoir, se lèvent le matin, prennent seuls la voiture ou vont disparaître dans les couloirs du métro, montent dans d'immenses tours laides, s'assoient, allument leur écran... et l'éteignent quelques heures plus tard, se relèvent et s'en retournent chez eux, ayant gagné leur salaire.

Ces pauvres âmes perdues sont des employés du vide, des rouages, des maillons insignifiants de la grande chaîne de montage de rien ; bientôt, ils seront remplacés par des ordinateurs, bien plus pratiques... Vampirisés, ils sont des milliers à mourir du « *burn-out* » ; et voilà que, comble de l'horreur ! les survivants – car encore une fois qu'est-ce qu'un salarié, sinon un survivant ? - commencent littéralement à *mourir d'ennui*, de « *bore-out* », tant leur travail, et par extension leur existence, a perdu le moindre pseudo-sens ! Et certains accepteront dix, vingt ans de ce désert, de froide domination métallisée, pour pouvoir dominer à leur tour... Accepter la domination pour gagner finalement le droit de l'exercer soi-même... Mais qui voudrait de cette vie d'aller-retour, de création de *rien* pour RIEN, pour le non-sens, dans le non-sens ? Que reste-t-il, enfin ? Des souvenirs ? Mais de quelle vie ?...

4. Le problème de l'économie politique

I

Théorie sur un modèle - L'économie se développant pour elle-même, l'accumulation du profit pour toujours plus de profits, le travail pour le travail, non plus pour la stricte survie ni pour la protection du seigneur, mais comme fin en soi, comme principe de vie, voilà qui ne trouve de justification que dans la morale protestante, morale du « *Beruf* ». Max Weber a montré, dans *Éthique protestante et esprit du capitalisme,* le lien très étroit entre cette religion et cette autre aberration (dont l'existence serait impensable sans l'intervention d'un moteur irrationnel). Le capitalisme trouve son origine historique dans un milieu protestant (l'Angleterre, les Pays-Bas et l'Allemagne du Nord – vite rattrapés par les États-Unis *protestantissimes*). Ces premiers industriels, dont la réussite fait envie, sont imités par des aventuriers d'autres confessions, qui profitent alors des diverses crises du monde paysan – c'est une période de famine et de pénurie – et des encouragements des États qui ne veulent pas être en reste économiquement. Ainsi le capitalisme grandit en dévorant rapidement toute la société ; au départ choix de vie purement religieux donc irrationnel, il finit par devenir *monde*.

Mais maintenant que ce monde existe bel et bien, et que son épanouissement et perpétuation a perdu son sens en tant qu'acte moral, on peut s'interroger, dans une approche peut-être plus généreuse que le manichéisme marxiste, sur les motivations réelles, l'état d'esprit, de ces gens qui si curieusement se lancent dans cette quête sans fin du profit infini. Une sérieuse psychanalyse est à faire. *Coutume* familiale, volonté de puissance adaptée, compensation ?... Lavage de cerveau quant à l'idée qu'on a d'une vie réussie ? Pour ma part, j'assimilerais ce comportement à un jeu, un jeu de conquête (comme pour les politiciens et les médiatiques – autres castes, jeux différents), aux règles duquel on se conforme pour dominer ses adversaires, gagner des points... sans que, malgré la forte implication qu'on doit avoir dans ce jeu, il n'ait d'effet sur la vie directement vécue (principe conventionnel du jeu : activité séparée qui n'a d'intérêt qu'en elle-même, et qui n'a aucune répercussion sur la vie vécue de son ou de ses pratiquants). Un jeu interminable, où malheureusement ! les pièces sont des milliers de vies. Mais je le répète quand même : une étude *psychanalytique* des moteurs du capitalisme est à faire...

II

Le capitalisme, selon qu'il est volonté ou représentation, n'est pas du tout la même chose : ceux qui *veulent* le capitalisme le considèrent comme un moyen d'accroître leur richesse personnelle, et ceux qui ne font que se le *représenter* (bien que tout à fait immergés dedans) l'imaginent comme une grande positivité avec quelques aspects négatifs permettant un confortable mode de vie – et ce sont ceux qui se font avoir.

III

La société moderne repose toujours sur l'exploitation de *masses*. La différence avec le capitalisme pré-fordien est que ce n'est plus seulement le potentiel de production de ces masses qui est exploité, mais également leur potentiel de consommation. Auparavant on ne s'intéressait qu'aux bras du travailleur, on prête désormais attention à son ventre.

IV

Les économistes de gauche, keynésiens, ont objectivement raison lorsqu'ils réfutent, dans de gros livres, les thèses spécieuses des économistes libéralistes ; qui eux ne peuvent plus être considérés que comme des salariés du sophisme et du raisonnement faux, au service profitable de ceux qu'on sait. Mais ils se trompent, en se pensant eux-mêmes réellement opposés à leurs adversaires de droite. En effet, les uns autant que les autres soutiennent, défendent et organisent le modèle capitaliste, ne serait-ce que par leur statut revendiqué « d'économistes », c'est à dire de penseurs de méthodes

diverses et variées d'exploitation ou de gestion d'une certaine masse laborieuse et consommatrice, représentée en chiffres, censées produire certains résultats – résultats qui, théoriquement, ne visent qu'à l'entretien de cette masse, le système où la théorie voit sa réalisation n'étant jamais conçu par eux comme fondamentalement dévolu aux profits des capitalistes.

L'économie dans son sens moderne est le secteur spécialisé de la domination de masse, de l'asservissement et de l'exploitation plus ou moins douce des peuples « *pour leur propre bien* ».

Les dits « économistes », libéraux ou gauchistes, ne peuvent produire leur commentaires et leurs méthodes originales, tracer leur courbes et leur figures géométriques, en dehors de ce plan de l'aberration extrême; à moins, bien sûr, de mettre en évidence le plan lui même dans sa totalité et dans sa déraison.

En fin de compte, keynésiens et libéralistes ne diffèrent l'un de l'autre que de par les origines de leurs revenus respectifs, et par leur degré d'empathie.

V

Lois du marché - Dans la Grèce ancienne, on discutait beaucoup des lois de la Nature ; aujourd'hui, on parle à la place des lois du Marché – et on ne les discute pas.

Le problème avec les Lois du Marché, c'est qu'elles ne prennent pas en compte certaines externalités, par exemple la fragilité de l'environnement, et le caractère *humain* des êtres qu'on emploie comme bœufs.

Ce sont des lois qui prévalent sur toutes les Constitutions, officiellement côte à côte avec la déclaration universelle des droits de l'homme. Mais sous le règne des Lois du Marché, les droits de l'homme sont déclarés nuls et non avenus, et ce *ouvertement*.

Le problème avec les Lois du Marché, c'est qu'on leur sacrifie des peuples – sacrifices devant lesquels les autres restent muets, parfaitement sans réaction, comme si, résignés, ils attendaient leur tour.

Le règne des Lois du Marché, de la Phynance mondialisée, c'est le règne de Père Ubu, qui ne craint plus aucune Russie.

VI

On ne peut évidemment plus croire que la libéralisation économique peut aller de paire avec la libéralisation sociale. Il suffit de citer le cas de la France : au fil des inquiétantes réformes de gouvernements névrosés, l'État est à la fois de plus en plus libéral et de plus en plus policier.

De manière générale, économie libérale rime avec surveillance et oppression (au sens faible ou fort) des salariés à l'intérieur des entreprises, qui peuvent être vues comme de véritables micro-États dans l'État. On peut alors les caricaturer (mais la caricature est une vision à la loupe), de ce point de vue, comme des micro-régimes autoritaires, voire totalitaires, exigeant, envers l'Entreprise et le micro-Big Brother, soumission, abnégation et *travail*.

Dans un monde capitaliste, la « liberté de commerce et d'industrie » est la liberté qui tend à étouffer toutes les autres ; c'est, en un mot, la liberté d'exploiter.

VII

En France, chaque réforme libéralisant l'économie est immanquablement taxée de « régression ».

Étrange remarque. À quel obscur passé fait-elle allusion, d'où nous sommes sortis pour acquérir un tel confort ? De quel âge sombre d'esclavage ostentatoire parlez-vous, où les droits de l'homme, sans parler de sa dignité, étaient à ce point bafoués ? De quelle Égypte sortez-vous, où l'on voudrait vous ramener ? Mon regard étonné qui roulait au hasard tombe soudain, très fortuitement, sur une page de *La Société du Spectacle* que le vent avait ouvert devant moi. Je lis donc ses mots, machinalement, ou pour

oublier mon trouble : « *Pour amener les travailleurs au statut de producteurs et consommateurs « libres » du temps-marchandise, la condition préalable a été* l'expropriation violente de leur temps. *Le retour spectaculaire du temps n'est devenu possible qu'à partir de cette première dépossession du producteur.* » (thèse 159). Oh ! Ah ! Lumière ! Je vois donc, désormais, à quels lointains ténèbres vous faites référence... Ces XIXe siècle et début du XXe, où des foules d'anciens paysans étaient « délocalisés » dans des complexes gris et miasmatiques que l'on finit par appeler « villes », pour les y faire travailler, adultes et enfants, tout le jour et tous les jours de leurs courtes vies, et où l'on construisit la tour Eiffel au prix de centaines de morts de tous âges, asphyxiés dans les mines ou dans les fontes ; cette époque des compagnies des mines, de *Germinal*, des grèves réprimées dans le sang... Mais se rend-on compte de la bêtise profonde ? On se croit délivré de tout cela, alors que les organisations responsables de ces atrocités existent encore ! Se rendent-ils compte... Ils se sont jetés dans la vase parce qu'ils n'avaient pas d'autre choix, et aujourd'hui, mon Dieu ! avec délices ils se roulent dedans !

Il n'y a pas eu de rupture, de repentir. Justifier le capitalisme moderne, c'est exactement la même chose que de justifier celui du XIXe siècle, et on connait ses crimes contre l'humanité.

5. Le reniement achevé de l'homme

I

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux être pensifs que la fièvre maigrit ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?

Ils s'en vont travailler quinze heures sous les meules,
Ils vont de l'aube au soir faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.
Accroupis sous les dents d'une machine sombre
Qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,
Innocents dans un bagne, anges dans un enfer,
Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.
Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue
Aussi quelle pâleur ! La cendre est sur leur joue.
Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las !
Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !
Ils semblent dire à Dieu : « Petits comme nous sommes,
Notre Père, voyez ce que nous font les hommes ! »
Ô servitude infâme, imposée à l'enfant !
Rachitisme ! Travail, dont le souffle étouffant
Défait ce qu'a fait Dieu, qui tue, œuvre insensée,
La beauté sur les fronts et dans les cœurs la pensée,
Et qui ferait – c'est là son fruit le plus certain,
D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !
Travail mauvais, qui prend l'âge tendre en sa serre
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil,
Progrès dont on demande : Où va-t-il ? Que veut-il ?
Qui brise la jeunesse en fleur – qui donne, en somme,
Une âme à la machine, et la retire à l'homme,
Que ce travail, haït des mères, soit maudit !
Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit !
Maudit comme l'opprobre, et comme le blasphème,
Ô Dieu ! Qu'il soit maudit au nom du travail même !
Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux,

Qui fait le peuple libre, et rend l'homme heureux !

Victor Hugo, extrait du poème *Melancholia*, dans *Les Contemplations* (1856).

Le travail des enfants existe toujours, bien évidemment : on en a besoin. Regardez d'où viennent nos vêtements, et *qui* les fabrique. Nous nous *habillons* avec le travail des enfants, nous pouvons le lire sur toutes les étiquettes ; nous, « *développés* », nous portons cette horreur à même nos corps. Et le textile n'est qu'un exemple – pensons à tous ces métaux qui viennent des mines d'Afrique, et que l'on utilise partout !

Cependant il est vrai, il faut le dire, que depuis longtemps il a été aboli *chez nous*, dans nos pays riches. À peine les nations ont-elles eut le temps de bâtir leur gloire dessus, et de construire grâce à lui quelques monuments célèbres – la tour Eiffel, les premiers gratte-ciels américains, Big Ben, etc etc... qui tous consacrent le travail des enfants dans les mines, dans les conditions les plus atroces qui aient été méticuleusement *planifiées*.

Mais enfin, se sent-on pour autant si loin de ce dont parle Hugo ?

Si nous ne travaillons plus de l'aube au soir, ne faisons nous pas nous aussi, éternellement, dans la même *prison* le même mouvement ? Sait-on, aujourd'hui plus qu'hier, ce que *mâche* la machine sombre ? Est-ce que le salarié moderne comprend quelque chose à son destin ? Dans son cœur, la pensée n'est-elle pas morte, lui qui ne pense jamais à *rien* et ne veut surtout pas essayer ?

Le travail que nous exécutons n'est il pas *mauvais*, et son appréhension ne prend-elle pas déjà l'âge tendre en sa serre ; ce travail qui, très exactement, produit la richesse en créant la misère, et qui s'est jadis servi de l'enfant ainsi que d'un outil ? Sait-on désormais où va, et ce que veut, le « *Progrès* » ? La jeunesse en fleur est tout de suite brisée. Le capitalisme est précisément ce système qui donne une âme à la Machine et la retire à l'homme. Relisons le poème.

II

Et par ailleurs, dans la société qui repose sur l'exploitation d'une masse à laquelle on parle sans attendre de réponse sur un ton docte, impératif ou pédagogique, les individus ne sont-ils pas profondément *infantilisés* ? Dans cette société-là, il n'y a nulle part d'accès à l'âge adulte : seulement la transformation possible, un jour, de cette longue inquiétude en sommeil mesuré. Se disent adultes des gens vivants sous *tutelle* perpétuelle, de leur patron, de leur supérieur, de toutes sortes de lois, de restrictions omniprésentes ; entièrement dépendants dans leur vie quotidienne, pour leur subsistance comme pour leur comportement *et même pour leur « bonheur »* ! Dont les grandes requêtes, les grandes doléances portées par tous les syndicats et toute la faune de gauche, sont équivalentes à « plus d'argent de poche » et « moins d'école » ! Ils sont complètement dominés par le monde des grands, aux pieds duquel ils s'amusent dans un espace établi là comme par magie, et contre lequel ils n'osent agir de peur de se faire gronder ; ce monde qui régule l'existence et dont on ne se soucie pourtant pas, puisqu'on considère *automatiquement et sans question*, par habitude et par coutume, que son autorité est légitime tout simplement « parce que. ».

III

Au bureau, ou à l'usine : au fond, comme à l'école. Temps de travail régulier, quotidien régulier, surveillé, encadré, commandé, ennuyé, rythmé par des pauses, dans un espace et un temps clos – de quoi croyez-vous être sorti ?

La question n'est pas de constater que les gens vivent plus ou moins pauvrement ; mais toujours d'une manière qui leur échappe.

IV

Le joujou du Pauvre - Le luxe, l'insouciance et le spectacle habituel de la richesse, rendent ces enfants-là si jolis, qu'on les croirait faits d'une autre pâte que les enfants de la médiocrité ou de la pauvreté...

V

Du côté politique il s'agit donc de d'administrer, via l'État-Dieu-Père-*Providence*, ces grands enfants en âge de produire ou de rejoindre l'autorité – de les occuper (ministère du Travail), de les divertir (ministère de la Culture, ministère du Sport, ministère des Loisirs), de les assister, les nourrir, éviter les disputes entre eux, les calmer s'ils s'énervent, les gronder, les punir, les encadrer, leur apprendre à vivre...

Là où il y a la liberté, il n'y a pas d'Etat. Je parle d'un monde merveilleux...

VI

Mais enfin il serait plus exact sans doute, pour être plus actuel, de dénoncer l'extrême *maternalisme* de la société du Spectacle. Extrême, en effet, car nous dormons carrément dans le liquide amniotique ! (« *Il est baigné d'images...* ») Depuis la naissance constamment enveloppés par l'État-Dieu-Mère-Ventre-Spectacle, accrochés par cordon ombilical, maintenus à moitié en vie, au chaud, en sécurité, bercés par la respiration de la Mère/Machine capitaliste et les bruits de sa digestion, séparés des réalités extérieures, dans le confort de l'utérus, gardés toute notre vie dans cet état larvaire et *dépendant*...

Ainsi va le cycle des hommes-larves endormis dans le placenta du Spectacle ; naissance, école nationale, travail pour le « bien commun », vieillesse, mort, oubli.

Où est l'espoir ?

Considérations sur l'éducation, sur la culture, sur l'art, sur le langage et sur le sens du Progrès.

I

Éducation - La liberté en tant qu'état social est avant tout la conscience de la liberté en tant qu'état naturel. Dans des conditions extérieures oppressives, la culture n'est pas seulement le perfectionnement de la liberté, mais aussi son indéfectible gardien. Il ne s'agit plus de s'armer seulement pour la lutte à mort des consciences, mais aussi pour survivre dans la lutte à mort *contre* la conscience engagée par le Spectacle.

À l'heure où l'analphabétisme et la plus crasse ignorance *revendiquée* progressent chaque année davantage dans les pays développés, on peut s'interroger sur les méthodes de l'éducation moderne – et les buts de ces méthodes.

II

Les régimes totalitaires du XXème siècle avaient besoin de soldats, dévoués, combatifs et disciplinés ; le régime moderne a besoin d'employés de bureau, disciplinés, silencieux, assidus, assis. L'éducation *nationale* n'a pas pour but de repousser l'ignorance et l'analphabétisme, ni de former des hommes libres, dignes, cultivés et heureux par eux-mêmes, mais de transformer l'enfant paresseux en « adulte » travailleur et utile à la « société » (à l'économie). Il s'agit *d'incorporer* la discipline chez les individus ; de transformer ce qui était obéissance chez l'enfant en consentement chez l'adulte.

III

- Quelle est la tâche de tout enseignement national ?

- De faire de l'homme une machine.

- Quel moyen faut-il employer pour cela ?

- Il doit apprendre à s'ennuyer.

- Comment y parvient-on ?

- Grâce à la notion de devoir.

- Quel est l'homme parfait ?

- Le fonctionnaire.

- Quelle est la philosophie qui énonce la meilleure définition du fonctionnaire ?

- Celle de Kant : « *Le fonctionnaire en tant que chose en soi érigé en juge du fonctionnaire en tant que phénomène* ».

IV

Un des grands défauts de l'éducation nationale est de présenter la culture, la littérature notamment, comme une sphère à part, éloignée, comme un ensemble mort depuis longtemps, constitué de « classiques » congelés qu'il convient de connaître, d'avoir lu et d'admirer ; et non comme des choses vivantes, parlantes, toujours proches malgré le temps, qui veulent toujours *dire quelque chose*, qui rencontrent encore des échos sous nos crânes, et qu'on peut critiquer et dont on peut parler avec une passion vraie – plutôt que comme d'un cadavre illustre, avec une pédante solennité -, des choses, enfin, qui ne donnent pas seulement un apport de connaissances, mais surtout, sur le moment, de plaisir, d'agrément, et des réponses, et d'autres questions. La culture *forme*. L'éducation moderne ne veut que faire retenir des noms, des idées vagues des textes, la surface uniquement, parcourue rapidement par un regard vide et pressé, éteint par le *devoir*.

L'élève moderne, auquel on n'aura appris qu'à trouver normal de s'ennuyer, lira à l'école comme on l'y forcera, mais une fois sorti, il ne lira plus jamais.

V

Culture - Profitant de cette carence en culture, c'est une mascarade de *fausse culture* qui s'installe, la fameuse culture « accessible à tous » (quel mépris !), avec ses vedettes, son cinéma, ses émissions, ses conventions, sa musique... le tout produit en masse et *vendu* par diverses grandes entreprises, qui ont rapidement vu le bénéfice qu'ils pourraient tirer de cette escroquerie. Cette imposture voudrait être reconnue comme vraie « culture » à part entière, à égalité avec la « vieille culture » rejetée dans une lointaine sphère gelée, en opposition avec elle, triomphant sur elle, puisqu'elle la fait reculer dans son dernier bastion « élitiste » - mais est-ce le triomphe d'autre chose que de *l'ignorance revendiquée* ? La propagation de cette farce est le remplacement d'une culture libre, relativement indépendante des marchés financiers, par une pseudo-culture de masse, plus abondante, plus rentable, produite à la chaîne et vendue avec beaucoup de succès. La société spectaculaire-marchande, après avoir vaincu son pire ennemi, l'a remplacé par son meilleur allié.

Certains ahuris pensent que c'est une très louable libération des anciens « codes élitistes », mais en réalité, c'est d'abord et avant tout *une réussite commerciale*.

VI

L'art contemporain (arts plastiques, cinéma, musique et littérature) ne retient l'attention que parce qu'il existe. On l'oubliera de la même manière qu'on l'a connu.

VII

Dans notre société, le mauvais goût voit son règne en toute chose confirmé. C'est donc qu'elle a tort dans ses principes, et qu'elle doit être abolie.

Montesquieu dit : « Le goût est l'avantage de découvrir avec finesse et promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes. ».

La société du Spectacle ne peut être un esclavage par les sens, et ne peut être attirante, que si la perception n'a pas été éduquée. Or, le goût est la qualité fondamentale qui résume toutes les autres...

VIII

D'abord le travail, ensuite le jeu.
L'artiste ne sert à rien, puisqu'il ne travaille pas.
L'homme vit pour travailler.
L'art sert à distraire – on peut ensuite mieux travailler.
Le chômage – le fléau de notre époque !
(Extrait d'un texte de Nikolaus Harnoncourt)

IX

Art et Loisirs - Le travailleur fatigué, à la respiration lente et au regard débonnaire, qui laisse le monde aller son train, bref, ce personnage typique que l'on rencontre maintenant, au siècle du travail (et du Social !) dans toutes les classes de la société, le voilà qui prétend revendiquer pour son usage l'art, y compris le livre, et surtout le périodique – et à plus forte raison la belle nature, l'Italie... L'homme du couchant, avec ses « instincts sauvages endormis », dont parle Faust, voilà qu'il a besoin de villégiatures, de bains de mer, de glaciers, d'Ibiza... À de pareilles époques, l'art a droit à la « pure niaiserie », à des « vacances » de l'intelligence, de l'esprit et du cœur. La « pure niaiserie » est le meilleur reconstituant.

X

Plaidoyer pour une sphère gelée – Si un individu n'a pas de contact avec autre chose que le spectacle ambiant, s'il n'y a pas *distanciation* d'avec sa perpétuelle agitation, de ses codes et de son discours, il lui est impossible de se construire une personnalité, une histoire particulière, de se *réaliser lui-même* indépendamment des modèles institués par le Spectacle. Se forme alors un être semblable à beaucoup d'autres, aux idées fixes et convenues, dont les divers éléments comme préfabriqués l'amènent à consommer selon les intérêts des organisations capitalistes, et à ne pas penser à faire autre chose – tout en gardant bien en tête qu'il lui faut *travailler*, suivre des ordres pour vivre, et rester discret.

Pour échapper à cette uniformisation, il faut s'éloigner du Spectacle, par une critique de fond, et s'en aller voir ailleurs. Pour être libre, il faut lire quelques livres, et écouter un peu de *musique* (essayez le Jazz).

Voilà une phrase singulière... Mais d'où vient que les expressions les plus honnêtes sont presque devenues ridicules ? En vérité nous avons tout gâté, jusqu'à la langue, jusqu'aux mots.

XI

Langage – Victor Klemperer note, dans son livre *LTI – Lingua Tertii Imperii* (Langue du Troisième Reich) *: carnet d'un philologue* : « *L'effet le plus puissant [de la propagande nazie] ne fut pas produit par des discours isolés, ni par des articles ou des tracts, ni par des affiches ou par des drapeaux, il ne fut obtenu par rien de ce qu'on était forcé d'enregistrer par la pensée ou la perception. Le nazisme s'insinua dans la chair et dans le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente.* » Pour Klemperer, le IIIe Reich n'a forgé

que très peu de mots, mais il a « *changé la valeur des mots et leur fréquence (...), assujetti la langue à son terrible système, gagné avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret* ».

Dans son essai de 2006 sur la « propagande au quotidien » - dont je viens de recopier le début, c'est nécessaire - , Éric Hazan reprend ce concept : « *La LTI visait à galvaniser, à fanatiser : la [Langue de l'Économie Politique] s'emploie à assurer l'apathie, à prêcher le multi-tout-ce-qu'on-voudra du moment que l'ordre [capitaliste] n'est pas menacé. C'est une arme postmoderne, bien adaptée aux conditions « démocratiques » où il ne s'agit plus de l'emporter dans une guerre civile mais d'escamoter le conflit, de le rendre invisible et inaudible. (...) La [Langue de l'Économie Politique] n'est pas née d'une décision en haut lieu, pas plus qu'elle n'est l'aboutissement d'un complot. Elle est à la fois l'émanation du [capitalisme] et son instrument.* ».

XII

Dans la rue, le langage que j'observe chez tant de gens, c'est un langage de convulsionnaires. J'entends des sons étranges, brutaux, qui semblent être issus d'une convulsion violente des cordes vocales, d'un *spasme* soudain des poumons comme s'ils rejetaient un glaire qui les obstruait... Je n'exagère pas ! écoutez-les – je ne dis pas « écoutez-vous » parce que je sais que ceux qui parlent ainsi ne savent pas lire (ils sont plus nombreux que vous) – n'entendez-vous pas ? Tous ces gens qui ont l'air d'errer complètement, non pas dans l'espace, mais dans leur propre temps, et qui ne s'expriment presque qu'à l'impératif, bruyamment, le plus brièvement possible... Ces mots qui sortent comme crachés, tirés à l'air comprimé, qui *frappent* – mais sans forcément de volonté destructrice de la part du locuteur – les oreilles, puis le cerveau... Et ces phrases courtes comme des aboiements prolongés et à peine articulés... Comme s'il s'agissait d'évacuer au plus vite l'expression, de réduire le dialogue autant qu'on le peut, de supprimer l'idée même de conversation, de langage... Paniquons ! Plus besoin de novlangue : on ne sait même plus *parler* !

Il faut faire attention.

XIII

L'anglicisation des termes de l'économie au quotidien, du travail et de la vie en entreprise, montre bien que ceux-ci ont perdu leur sens. Sentant que ces mots ne veulent plus dire la même chose, on change de mots, en ayant conscience de la perte sans pour autant la réaliser comme *perte*.

La prolifération du mot « *job* », qui a remplacé « travail », en est exemple le plus intéressant : elle montre qu'on ne sait plus ce qu'on fait à longueur de journée, à longueur d'année, pendant toute sa vie ; qu'on ne sait plus de quoi sa vie est faite.

XIV

Sens du Progrès – Dans sa lettre encyclique *Laudato Si'*, le pape François écrit ces mots si justes :

« *Le monde digital, en devenant omniprésent, ne favorise pas le développement d'une capacité à vivre avec sagesse, de penser en profondeur, d'aimer avec générosité.*

En même temps, les relations réelles avec les autres tendent à être substituées, avec tout les défis que cela implique, par un type de communication transitant par Internet. Cela permet de sélectionner ou d'éliminer les relations selon notre libre arbitre, et il nait ainsi un nouveau type d'émotions artificielles, qui ont plus à voir avec des dispositifs et des écrans qu'avec des personnes. Les moyens actuels nous permettent de communiquer et de partager des connaissances et des sentiments. Cependant, ils nous empêchent aussi parfois d'entrer en contact direct avec la détresse, l'inquiétude, la joie de l'autre et avec la complexité de son expérience personnelle.

C'est pourquoi nous ne devrions pas nous étonner qu'avec l'offre écrasante de ces produits se développent une profonde et mélancolique insatisfaction dans les relations interpersonnelles, ou un isolement dommageable. »

Dans un langage moins scolaire, Guy Debord énonçait déjà : « *Ce qui relie les spectateurs n'est qu'un rapport irréversible au centre même qui maintient leur isolement* », en montrant l'image d'un couple allongé sur un lit, regardant la télévision.

XV

Internet se présente comme un formidable vecteur de subversion, à l'ère où la société dévient définissable comme un grand nombre d'individus faisant chacun face à un écran.

XVI

On commence à parler de « transhumanisme ». C'est indéniablement une idée de débiles physiques et mentaux, de vieillards terrifiés, narcissiques à l'extrême, honteux, déprimés, malheureux ou complètement fous. Je ne citerai pas de noms. Qu'on regarde. Enfin, imagine-t-on les conséquences de la mise sur le marché de ces nouvelles techniques, déjà bien avancées, par des organisations privées recherchant avant tout le *profit* ? Le corps humain était le dernier territoire que le système spectaculaire-marchand ne s'était pas soumis *en profondeur*...

Nous sommes au siècle des inventions brevetées pour le « salut » des corps et la destruction des âmes.

XVII

On ne peut plus croire que le progrès technologique profite à l'émancipation de l'homme.

La réduction des contraintes spatio-temporelles coïncide avec l'instauration d'une surveillance généralisée, et se fait pour et selon l'économie qui s'est appropriée l'espace et le revend sous la forme truquée de banale marchandise. La condition déjà triste du salarié, sous l'impulsion de la numérisation, s'oriente vers la domesticité électronique, vers « l'ubérisation ».

Le progrès, dans la société capitaliste, c'est trois remplacements, chacun ayant lieu à toutes les échelles et se superposant : d'une part le remplacement du véritable par le factice, d'autre part le remplacement de tout ce qui est libre et gratuit par un pseudo-équivalent marchandable, enfin le remplacement de ce qui est humain par ce qui est artificiel. Et comme je l'ai signalé dans le paragraphe précédent, ces remplacements touchent jusqu'à l'intérieur des corps.

XVIII

La société moderne est la phase bipolaire du capitalisme, où production et consommation sont toutes deux sur un pied d'égalité. La nouvelle révolution industrielle qui s'annonce, portée par les progrès de l'automation, de l'informatique et de la communication, a ouvertement comme projet de rejeter l'être humain dans la stricte consommation, sur le siège arrière de l'économie. L'homme, remplacé dans la production – de biens comme de services – par la machine autonome, se retrouverait dans l'état mental et physique de passivité absolue, dans un monde qui se développerait sans lui et qui serait devenu entièrement spectacle, entièrement marchandise, où la séparation serait totalement achevée et *irreversible*. Il n'aurait plus qu'à contempler et à consommer, définitivement impuissant ; car quand la production aura remplacé totalement son moteur humain, l'homme n'aura plus aucun contrôle sur son monde, qui sera devenu purement autonome. Ceux qui attendent ce jour avec espoir n'expriment que leur désir

de dormir pour de bon et sans cauchemars dans les bras d'une machine les nourrissant par perfusion ; une machine toujours plus inquiétante qui aurait pour fonction d'assurer le maintien de leur existence...

Comparaisons

I

En vérité, même les régimes totalitaires du XXe siècle étaient plus respectueux de la condition humaine que notre société moderne ; en ceci notamment qu'ils daignaient, eux, donner une finalité spirituelle, une *grandeur* – grotesque, certes, mais tout de même – au travail auquel ils attelaient leur administrés. Il s'agissait d'atteindre un objectif commun désiré, que la société dans sa majorité s'était elle-même fixé en se choisissant une certaine sorte de maîtres. En 1940, l'ouvrier allemand comme l'ouvrier russe pouvaient se vanter de servir, l'un l'expansion du Reich, l'autre l'avènement du socialisme. L'économie politique ne se donne même pas cette peine ; elle fait sentir sans fard la réalité du violent chantage sur lequel elle tient : « *Travaille (en nous, pour nous) ou crève.* ». Et elle se laisse le luxe de laisser le choix – mais pas *d'attendre* la décision ! Pas d'hésitation ! L'effrayant taux de chômage, partout répété, est bien là pour influencer ; il renforce le chantage mieux que la menace du Goulag !

Tout le monde a parfaitement conscience de travailler pour pouvoir manger ; et le seul travailleur content de lui quand repart la Croissance est le ministre de l'Économie.

II

Ils sont aussi plus respectueux en ceci qu'ils mettaient un point d'honneur à réprimer toute forme de contestation, même abstraite, même minime, individuelle, même chez l'ouvrier, le paysan de base – et cela, n'est-ce pas, au fond, d'une certaine manière (je dis cela avec un peu de gêne), faire grande gloire à l'être humain, sur le style grandiose ? (On évoquera, indigné, l'industrialisation de la mort par ces régimes, mais a-t-on été autant indigné par l'industrialisation de la vie ?)

Mao Zedong, dans son petit livre rouge, fait cette promesse amusante : « *Si celui qui a commis une erreur ne dissimule pas sa maladie par crainte du traitement et ne persiste pas dans son erreur au point de ne plus pouvoir être guéri, mais manifeste honnêtement, sincèrement, le désir de se soigner, de se corriger, nous nous en réjouirons et nous le guérirons, afin qu'il devienne un bon camarade.* ». C'est dans ces petites attentions qu'on constate l'affection !

La société spectaculaire-marchande méprise trop l'humain pour s'intéresser vraiment à son opinion personnel. Le syndicat du contrôle politiciens-capitalistes n'a pas besoin de faire apparaître le caractère idéologique de l'ordre présent en réprimant sa contestation de manière systématique et individualisée, puisque cette contestation est de toute façon presque immédiatement emportée dans le torrent d'images du Spectacle en mouvement. Elle s'estompe, elle *passe*, on change de chaîne. Ce dont les médias ne parlent plus pendant trois jours d'affilés n'a jamais existé. Le refus individuel du conformisme est écrasé sous le poids du conformisme général, et sa poussière est soufflée par le vent artificiel du temps accéléré. Cette manière de ne pas écouter et de laisser parler dans le vide, en discourant sans cesse *pour* et *sur* soi-même, est extrêmement grossière et irrespectueuse. Il faut laisser tomber cette discussion sans intérêt.

III

Certains assimilent la domination moderne de l'économie à l'hégémonie des clercs au Moyen-Âge (inspirés sans doute de manière indirecte par la thèse n°20 de Guy Debord : « *Le Spectacle est la reconstruction matérielle de l'illusion religieuse. La technique spectaculaire n'a pas dissipé les nuages religieux où les hommes avaient placés leurs propres pouvoirs séparés d'eux : elle les a seulement reliés à une base terrestre.* ») Et en effet, on remarque quelques ressemblances : comme elle, elle refuse la contradiction, comme elle elle s'insinue dans tout le quotidien et cherche à le dominer, comme elle elle tend à exercer une gestion totalitaire de l'existence, comme elle elle implante l'acceptation de la misère et de la soumission ; enfin, comme on a observé,

au Moyen-Âge, une inversion des rôles entre peuple et religion (au début le peuple pratiquait la religion, puis la religion s'est mise à pratiquer le peuple), on observe depuis deux siècles le même renversement entre peuple et économie.

Cependant, cette assimilation a ses limites, ne serait-ce que de part les degrés de réussite de leurs entreprises comparables – jamais le dogmatisme, le contrôle, la gestion totalitaire de l'existence et l'acceptation joyeuse de la misère et de la soumission n'ont été poussés aussi loin qu'aujourd'hui.

Les deux systèmes de domination sont définitivement dissemblables en trois points : premièrement, les clercs cherchaient, envers et contre tout, à préserver les connaissances – aujourd'hui la vraie culture est enfermée dans une sphère à part qui s'éloigne chaque jour davantage de nous -, deuxièmement, l'Église menait la dé-barbarisation de la société médiévale, par exemple par l'instauration de la Paix de Dieu – alors que l'asservissement des hommes à l'économie a pour conséquence un abrutissement de masse - , et enfin, troisièmement, qu'on me pardonne, mais le christianisme a sa grandeur, alors que le Spectacle, lui, n'est que grossier, ridicule ou mesquin.

IV

À l'école, on nous a parlé des régimes totalitaires du XXe siècle comme des mondes étranges, improbables, presque rêvés, lointains. Moi je m'en sens très proche.

Dans le monde dans lequel je vis, je vois un parti unique qui occupe le pouvoir – le parti du Capital, dont les différents partis politiques existants, une fois arrivés au pouvoir, ne font qu'endosser le manteau - ; je vois une véritable idéologie de la soumission, du désespoir et de la consommation compulsive ; je vois un appareil policier toujours plus développé, omniprésent, orchestrant une surveillance généralisée ; je vois une propagande de masse pour le consumérisme, qui est, sous sa forme libérée du travail, l'objectif commun *reconnu* de toute la société ; enfin je vois une gestion totalitaire de l'existence par l'économie, de par l'asservissement du quotidien à la production et jusque dans le « temps libre » par les loisirs et divertissements qu'elle lui vend. Je

reconnais la plupart des caractéristiques principales d'un régime totalitaire, tels qu'elles sont enseignées dans nos salles de classes.

Je me sens très proche du régime stalinien quand j'observe que chaque entreprise ressemble de plus en plus à une petite URSS, autoritariste, recourant à la terreur et à la falsification des chiffres, avec plans quinquennaux inhumains et licenciements de masse – plus de la moitié de la population mondiale travaille dans ces sociétés, le but est que tout le monde y soit - et de même, quand j'apprends que le néo-stakhanovisme de bureau cause tous les ans toujours plus de *burn-out* et de suicides, ou quand tout simplement je marche dans les rues bétonnées des quartiers pauvres, à l'architecture typiquement soviétique de titanesques casernes civiles en forme de pavés.

Je me sens proche du fascisme quand je vois les images de corps présentés plus ou moins implicitement comme modèles dans le Spectacle (publicité, cinéma ou vie réelle, les trois ayant tendance à se confondre), ce *type de corps* particulier, qui, s'ils commencent à être aussi un peu noirs, ou un peu arabes - la question n'est plus là - n'en semblent pas moins tous sortis d'un film de Leni Riefenstahl ; des corps *purs*, conformés à un certain idéal, et démontrant le bonheur atteint par la réalisation de l'idéologie ; et par ailleurs je frissonne, souvent, quand je vois des ghettos *d'indésirables* aux portes même de Paris.

L'horreur, peut-être, n'est pas si loin qu'on ne le croit.

V

Enfin, j'oserai comme Buzzati comparer notre monde moderne à l'enfer. La ressemblance ne s'arrête pas à la fumée omniprésente, dissimulant le ciel, et à l'odeur de sacrifice humain qu'on sent à plein nez quand on observe les gens dans le métro ; non, c'est plus profond que cela.

Le fait est que, la définition de l'enfer, du supplice infernal, c'est la répétition, la répétition sans fin, et dépourvue de sens. Et le spectateur n'a pas besoin d'être théologien pour se rendre compte que toute sa vie n'est que l'immense répétition d'une même chose, à l'échelle ne serait-ce que d'une journée : ce *travail*, du latin « *trepaliare"*, « *torturer »,* en ancien français "*tourment, souffrance »*, qui recommence chaque jour, à la même heure, *à vie*, supplice à petit feu d'ennui, d'humiliation, pour rien, au milieu de ce monde où rien ne semble aller, comme s'il fallait expier quelque chose.

La société spectaculaire-marchande est le reniement totalitaire de l'homme, qui s'exerce avec violence – comme en Enfer.

Critique des critiques

1. Le marxisme

I

Où en sommes-nous avec le prolétariat ?

Les écrits de Marx ne peuvent pas encore être considérés comme de simples documents historiques. Le système socio-économique dont il parle n'a pas été aboli, on peut donc aujourd'hui comme au XIXe siècle diviser la société en trois classes, définies selon leur place par rapport à la production (puisqu'elle est toujours l'occupation principale de l'ensemble) : le prolétariat, la classe moyenne et la classe des capitalistes dite « bourgeoisie ».

La classe moyenne regroupe les travailleurs indépendants, les petits patrons et les enseignants. Elle n'a qu'un rapport de concurrence avec l'industrie moderne, et est minoritaire.

Les prolétaires sont les travailleurs non indépendants, c'est à dire les salariés. Ils travaillent ou bien pour l'État, ou bien, le plus souvent, pour des entreprises privées, c'est à dire pour les capitalistes, propriétaires et bénéficiaires des moyens de production.

La classe capitaliste se tiennent au-dessus de la production, le prolétariat en dessous et la classe moyenne à côté.

Comme le constatait déjà Marx, la classe moyenne plonge de plus en plus dans le prolétariat – non pas par appauvrissement, mais par salariarisation progressive. Les travailleurs indépendants, ruinés par la concurrence et son bon marché, se réfugient dans les bras d'une entreprise où ils exerceront le même travail, mais *diminué* par les

impératifs de production industrielle. Pour les artisans, l'avenir est dans les supermarchés ; pour les autres indépendants, chauffeurs, et bientôt médecins ou avocats, l'avenir est dans l'ubérisation.

De moins en moins, le terme « bourgeoisie » rencontre une réalité dans la société moderne. La « bourgeoisie » en tant que milieu social et culturel s'efface comme les autres, s'adaptant comme les autres aux contours du spectacle marchand. Sauf exception dans quelques quartiers, on ne peut plus parler d'identité bourgeoise distincte de l'identité populaire : les deux modèles ont fusionné.

Le principal produit social du capitalisme est donc *la prolétarisation du monde*. Les salariés du secteur tertiaire, parce qu'ils se croient plus riches et moins soumis que leurs parents, s'imaginent être parvenus à la classe moyenne, comprise comme classe des revenus *moyens*. C'est une illusion réconfortante, mais enfin ils sont *salariés*, comme leurs parents, donc *prolétaires*, comme leurs parents. Le prolétaire moderne typique est un employé de bureau blasé, fier au moins de ne pas travailler en usine comme ses ancêtres, persuadé d'avoir quitté la lie de la société parce qu'il n'utilise plus ses bras (mais seulement ses doigts, pour appuyer sur des touches) et surtout, parce qu'il a, lui, un *pouvoir d'achat* ! Mais en réalité, il est doublement soumis, d'une part dans son lieu de travail, encore et toujours, à la production, et d'autre part dans le *temps-libre* qu'il a acquis, à la consommation – ne pouvant faire autre chose de son salaire et de son temps limité, chronométré[3].

La classe ouvrière existe toujours, cependant, de même que la classe agricole. C'est cette population majoritairement grincheuse et réactionnaire, amoureuse de son bon vieux code du Travail – de son aliénation - et que le gouvernement fait littéralement tourner en rond quand il manifeste.

[3]Par ailleurs, son revenu n'est pas moyen, mais relativement bas. Il épargne peu et dépense tout pour sa survie mensuelle. Seulement, cette survie est *augmentée* dans ses critères, avec l'accumulation de nouvelles nécessités.

Elle est d'ailleurs représentée politiquement, d'une part par un certain nombre de partis ouvriers ou paysans, dont les dirigeants comme les militants ne savent même pas ce qu'ils disent, ce qu'ils sont ni dans quel monde ils vivent, et d'une autre part et bien davantage, par les partis d'extrême droite. Les partis modérés, libéraux-conservateurs de droite ou sociaux-démocrates de gauche, restent des partis d'employés et de retraités.

II

La doctrine marxiste présente le prolétariat comme la classe opprimée, dominée par les capitalistes, qui se servent de la violence étatique pour le maintenir en servitude. Mais jetons un œil non idéologisé sur l'histoire : on voit immédiatement que le meilleur ami du capitaliste n'a jamais été le policier, mais bien le prolétaire lui-même (nonobstant que le policier est un prolétaire comme les autres...).

Le prolétariat, qu'on a voulu ériger en classe révolutionnaire, n'a jamais été autre chose que la classe de la soumission légalisée et *acceptée*, voire appréciée, aimée, remerciée – malgré les épisodiques révoltes d'une partie de ses membres, minoritaire, vite réprimée par la majorité.

Il est absurde de dire que les prolétaires et les capitalistes constituent des classes antagonistes au même titre que, au XVIIIème siècle, la noblesse et le Tiers-État : chacune de ces classes n'existe que *de par l'autre*. Sans le système capitaliste, il n'y aurait pas de prolétariat, et si une masse de pauvres ne s'était pas *constituée* prolétariat, le capitalisme n'aurait pas pu devenir monde.

L'histoire, encore, qui est un mouvement, pourrait être le résultat d'un conflit constant. Mais pas la société. La société ne peut, ontologiquement, être divisée en « *deux vastes grands camps opposés, en deux classes ennemies* » (Marx). Par définition, la société ne peut être que « *l'union des hommes* » (Montesquieu) ; cette union repose sur un « contrat » passé entre ses divers membres.

Il faut en finir avec la croyance d'un Bien prolétaire en lutte avec un Mal bourgeois. Le Bien travaille-t-il pour le Mal ?

III

J'ai écrit au début de ce livre que le salarié était l'homme qui vendait son temps. Le temps d'un homme est sa liberté. Le salarié vend sa liberté. Dans la théorie marxiste, les salariés « *sont tous des rois détrônés* » ; mais en vérité, ce sont des gens qui se sont eux-mêmes constitués esclaves (sur le « marché du travail »), pour une bouchée de pain.

IV

En évoquant le travail des mineurs, Marx cherche à dénoncer l'oppression par les capitalistes, qui pousserait les familles pauvres à envoyer leurs enfants à l'usine. Mais ce qu'il révèle, par-là, c'est qu'au XIXe siècle, les prolétaires étaient ce peuple qui pour vivre vendait ses enfants.

On peut croire au sacrifice de l'homme qui se vend par devoir, qui met de côté sa liberté pour nourrir sa famille, ne pouvant la sauver que de cette manière. On peut y croire, dans les cas où ce prolétaire-là fait tout ce qu'il faut pour que sa descendance ne reste pas dans cette situation, qu'elle ne devienne pas prolétaire à son tour. S'il vend ses enfants, s'il les dresse à se vendre eux-même par la suite, peut-on encore louer son sacrifice, sa noblesse d'âme ? Il faut reconnaître que si le prolétariat se perpétue depuis le XIXe siècle, c'est qu'il n'y a pas grand-chose à louer...

V

La machine capitaliste n'a pas formé une classe d'hommes révolutionnaires, « *classe qui fera sauter tout l'ancien ordre social* » ; elle a formé une masse d'hommes

totalement dépendants, entièrement soumis, incapables de pensée, de parole *et donc,* de révolution.

VI

Chaque fois que je parle de « prolétariat », le salarié moderne doit se sentir personnellement visé, qu'il soit manœuvre ou employé de bureau, cadre ou fonctionnaire.

VII

La bourgeoisie, en tant que classe de l'exploitation, est un mythe. De même que les manichéens transféraient leur propre culpabilité dans un principe extérieur et indépendant du Mal, les prolétaires communistes transforment leur honte d'être prolétaires en haine des personnes qui les exploitent.

La bourgeoisie est un Diable bien trop pratique.

Qu'est-ce qu'un prolétaire ? Au départ, c'est un pauvre qui, par nécessité, par manque d'imagination ou par inaptitude à quoi que ce soit d'autre, décide lui-même de vendre son temps, de devenir salarié, de tomber prolétaire. Nul ne l'y force, personne ne décide à sa place, c'est son choix à lui, qu'il le reconnaisse ou non.

Le capitaliste – qui d'ailleurs n'est pas forcément bourgeois – est un type pauvre *au moins spirituellement*, qui choisit lui de passer sa vie à augmenter son capital, parfois *d'abord* pour améliorer ses conditions matérielles d'existence, mais dans tous les cas, une fois atteint un niveau de richesse tel qu'il ne peut plus en jouir (il accumule du surplus impossible à dépenser ; que pourrait donc faire Bill Gates de ses 80 milliards de dollars ?), bêtement par jeu inconscient, par habitude prise – peut-être même par goût, mais on peut raisonnablement en douter, tant la chose paraît improbable (où est le plaisir dans une telle vie ?).

Ainsi, les positions respectives du salarié et du patron sont l'une comme l'autre produits de choix individuels, libres, d'une adhésion active au modèle social *proposé* (avec insistance, certes, avec un impératif sous-tendu, certes, mais tout de même, au niveau de l'individu et de son libre-arbitre, *proposé*), choix qui tous deux ont ce point commun de renier la vie humaine, de se faire du reniement de l'humanité un *devoir*. Le capitalisme n'est donc pas une classe à exterminer, mais un démon à exorciser en tous.

VIII

À l'homme révolté – La société moderne est une société juridiquement libre. Tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Nul n'a de position assignée dès la naissance dans la société. Nul n'a de privilèges. Nul n'a droit de domination. Nul n'est dès sa naissance destiné au servage. Aucun ordre n'a de pouvoir sur un autre, n'existe aucune astreinte de caste. Aucune vie n'est prédéterminée. Le fameux Système, le méchant Système, est un système fondé sur la déclaration des droits de l'homme. Certains ont choisi de consacrer leur vie à l'augmentation de leur biens, d'autres, qui n'avaient pas non plus trouvé mieux à faire, ont choisi de servir. Qui ne l'admet pas est comme l'anarchiste dont parle Nietzsche dans le *Crépuscule des Idoles* : « *Quand l'anarchiste, en tant que porte parole de couches décadentes de la société, exige avec une belle indignation « le Droit », la « Justice », l'« Égalité des Droits », il n'agit que sous la pression de son ignorance, qui ne sait comprendre pourquoi il souffre au fond, et de quoi il est pauvre, c'est à dire de vie... C'est l'instinct de causalité qui l'emporte chez lui : s'il se sent mal, il faut que quelqu'un en soit cause... De même, sa « généreuse indignation », lui fait déjà du bien. C'est pour tous les pauvres diables un vrai plaisir de pouvoir proférer des injures – cela donne une petite ivresse de puissance. Les plaintes, déjà, et le simple fait de se plaindre, suffisent à donner à la vie suffisamment de charme pour qu'elle soit supportable. Il y a dans toute plainte une subtile dose de vengeance : à ceux qui se sont faits autrement, on reproche son propre*

mal-être, ou, le cas échéant, sa bassesse, comme une injustice, comme s'ils jouissaient d'un privilège illicite. « Si je suis une canaille, tu devrais aussi en être une. » ».

Contre quoi se rebeller ? Contre la république ? Vous l'appelez « république bourgeoise », mais montrez-moi le texte de loi qui interdit à un ouvrier d'être élu. Vous haïssez la « classe » des bourgeois, vous l'appelez « classe de l'oppression » ; mais enfin, elle ne fait que vous *proposer* un marché, que vous êtes libre d'accepter ou de refuser, et même de rompre à tout moment. Vous vous révoltez parce qu'on vous propose quelque chose ? Non, parce que vous regrettez d'avoir accepté, ou alors à la place des autres. Mais alors, êtes-vous bien certain que c'est à la bourgeoisie qu'il faut s'en prendre ? (Si oui je vous préviens tout de suite : le bourgeois a moins bon dos que *l'idée* de bourgeoisie...)

Le gréviste manifestant qui se voit chargé par les forces de l'ordre n'a pas à se plaindre : sa répression en cas de révolte est prévue dans le contrat *qu'il a signé*.

IX

La critique marxiste sert le capitalisme dans la mesure où elle fait croire à l'oppression et à l'impuissance totale de l'individu, emprisonné dans des « masses ». Croyant à l'Oppression, le prolétaire se déclare non responsable de son propre état, et croyant à son impuissance en tant qu'individu, il se dit que de toute façon il ne peut rien y faire. Il peut ainsi, consolé de cette manière, continuer à se laisser faire sans problème de fierté.

X

Tout le monde médit du temps
Mais c'est en nous qu'est l'imperfection.

S'il lui était loisible de s'exprimer, le temps nous aurait injuriés.
Sous des formes humaines, nous sommes des chiens déguisés.
(Ibn Lankak, poète arabe du Xème siècle)

Il est facile d'accuser le « Système », ce Diable terrible, tyrannique ; mais le fait est, hélas ! qu'il n'y a de servitude que volontaire !

Le plus exact critique de l'oppression, ce n'est pas Karl Marx ni Guy Debord, c'est Étienne de la Boétie, qui vers 1549 a écrit cette phrase : « *Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libre* ».

XI

La victoire de l'économie politique devrait être en même temps sa perte. Les forces qu'elle a déchainées suppriment la nécessité économique qui a été la base immuable des sociétés anciennes. Quand elle la remplace par la nécessité du développement économique infini, elle ne peut que remplacer la satisfaction des premiers besoins humains sommairement reconnus par une fabrication ininterrompue de pseudo-besoins, qui se ramènent au seul pseudo-besoin du maintien de son règne.

Au moment où la société découvre qu'elle dépend de l'économie, l'économie, en fait, dépend d'elle.

Aujourd'hui plus que jamais, alors que le sentiment d'oppression se généralise et s'approfondit, la dénonciation de la « passivité » est un spectacle de critique bien plus qu'une critique du Spectacle (à monter pour démonter ensuite). Car en vérité, c'est la perpétuelle et dynamique *collaboration active* de chaque individu qui permet à la société du Spectacle de subsister – elle ne fait jamais, à bien réfléchir, que *solliciter ;* c'est une roue que les masses tournent pour vivre ensemble.

La transformation progressive de la vieille société de production (aliénée) en société de consommation (aliénée) fait tomber les masques des pseudo-opprimés.

XII

La critique sociale doit passer par l'auto-critique. La haine, certes, l'injure, fait toujours plaisir, c'est dur d'y renoncer ; mais enfin, non seulement c'est injuste, mais en plus ça ne sert à rien. Non, vraiment, si l'on veut sincèrement changer quelque chose, il faut dépasser tout cela.

Dans la contestation à venir, il ne faudra pas écouter ceux qui d'une manière ou d'une autre évoqueront une « lutte des classes ».

Ces gens là, qui débitent une idéologie apprise par cœur pour ressembler à des révolutionnaires, prêchent une révolte qui pue la haine et l'ignorance jusque dans ses fondements. Ce qu'ils veulent, ce n'est pas la liberté, mais la vengeance.

Or justement, la critique de la société capitaliste, tant théorique que pratique, doit se faire avec une invincible *gaité.* En effet, la véritable gaîté ne vient de rien d'extérieur, mais des profondeurs de soi-même ; c'est un état qui se suffit à lui-même et entraine à des mouvements inouïs, et quoi de plus ennemi de tout spectacle marchand ? Il faut être plein de *joie* ! La gaîté est la terrible trompette qui seule fera tomber toutes les murailles de Jéricho.

Aussi, il est recommandé d'être amoureux.

2. Le reste

I

Le Spectacle en mouvement en soi se pense et ne se convient pas à soi-même.

Nombreux sont ceux, en réalité, qui osent la critique de la société spectaculaire. Mais dans presque tout les cas, cette critique (celle de Thomas Piketty, celle de Pierre

Bourdieu, celle formulée par des ONG en tous genres, par le rock, par le rap, par Nuit Debout, par Jean-Luc Mélenchon etc...) est confuse, partielle, décentrée, ridiculement timide : c'est l'insoumission sans risque, professionnalisée ou sous opium... Ces sociologues, philosophes, artistes, militants et autres sont certes des hommes révoltés, au moins à mi-temps, mais cette révolte ne semble être que de l'ordre de la sensation ; ils *sentent* que quelque chose ne va pas, et pour se rassurer ils cherchent – et trouvent, évidement ! - des vérités « révoltantes », et ils ne vont pas plus loin, et la Vérité elle-même, la vraie vérité vraiment révoltante, ils ne l'effleurent que rarement, du bout des doigts.

Ces gens, dont par conséquent personne n'a peur (au contraire, ils ont une place de choix dans la machinerie, comme vaccins), sont en somme semblables à l'esclave dont parle Camus au début de l'*Homme révolté* :

« Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce « non » ? Il signifie, par exemple, « les choses ont trop duré », « jusque-là oui, au-delà non », « vous allez trop loin », et encore, « il y a une limite que vous ne dépasserez pas ». En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière. On retrouve la même idée de limite dans ce sentiment du révolté que l'autre « exagère », qu'il étend son droit au-delà d'une frontière à partir de laquelle un autre droit lui fait face et le limite. Ainsi, le mouvement de révolte s'appuie, en même temps, sur le refus catégorique d'une intrusion jugée intolérable et sur la certitude confuse d'un bon droit, plus exactement l'impression, chez le révolté, qu'il est « en droit de... ». La révolte ne va pas sans le sentiment d'avoir soi-même, en quelque façon, et quelque part, raison. C'est en cela que l'esclave révolté dit à la fois oui et non. Il affirme, en même temps que la frontière, tout ce qu'il soupçonne et veut préserver en deçà de la frontière. Il démontre, avec entêtement, qu'il y a en lui quelque chose qui « vaut la peine de... », qui demande qu'on y prenne garde. D'une certaine manière, il oppose à l'ordre qui l'opprime une sorte de droit à ne pas être opprimé au-delà de ce qu'il peut admettre. »

Contester tel ou tel changement dans les détails de l'oppression (réforme du code du travail, etc), c'est d'abord admettre l'oppression en soi ; c'est s'affirmer comme faisant partie de son monde. Dès lors, c'est un spectacle de critique, inutile, voué à l'échec, au *zapage*, puisque stupide.

« L'heure du syndicalisme révolutionnaire est passée depuis très longtemps, parce que, sous le capitalisme modernisé, tout syndicat tient sa place reconnue, petite ou grande, dans le spectacle de la discussion démocratique sur les aménagements du statut du salariat. » (Debord).

Tout comme l'État ment lorsqu'il prétend représenter le peuple, les syndicats, comme les partis gauchistes, mentent lorsqu'ils prétendent représenter les travailleurs. Par ailleurs, ils prétendent les représenter en tant que salariés, non pas en tant qu'humains exploités, ce qui est déjà un aveu de collaborationnisme : ne sortant pas du cadre du salariat, ils négocient le poids de leurs chaînes, c'est tout. Sans réelle conscience de l'exploitation objective, ils n'ont idée que d'une limite à ne pas dépasser dans les conditions de cette exploitation (amour des codes du « travail ») ; ils se présentent comme organisations complémentaires des organisations économiques employant un salariat (elles ont pour rôle de le couvrir un peu), et sont donc par conséquent les alliés naturels de ce type d'aliénation légale et douillettement ouatée par une certaine dose de *droits* et de *social* .

II

Ceux qui critiquent le « néo-libéralisme » ne sont que des capitalistes réactionnaires.

Le « néo-libéralisme » est présenté comme l'émanation négative d'une grande positivité, alors que ce n'est que le développement naturel et logique d'une monstrueuse négativité.

Dans le cours du capitalisme, aucun retour en arrière n'est possible. Ceux qui haïssent le « néo-libéralisme » doivent apprendre à haïr le capitalisme lui-même.

III

Les problèmes causés par le capitalisme ne pourront pas être résolus sans qu'il y ait à en sortir. Le capitalisme est la course folle de l'économie en regardant ses pieds.

Par exemple, on parle de « développement durable », sauvetage du capitalisme de lui-même, intelligent tabouret surtout théorique qu'on fait reposer sur trois piliers : pilier économique, pilier social et pilier environnemental. C'est une pauvre escroquerie. Il s'agit, n'est-ce pas, tous les élèves l'apprennent à l'école, de développer l'économie en diminuant la pauvreté et le tout sans détruire l'environnement ni rien gaspiller ni sur-exploiter. Mais puisque l'économie se développe toujours pour elle-même (principe du capitalisme), le pilier économique est bien évidemment, dans l'énoncé, séparé du pilier social ; dans ce monde idéal de développement durable, la société ne possède toujours pas l'économie, c'est encore l'inverse, l'économie est autre chose, c'est au fond la vraie fin, et l'homme son moyen.

Le projet de développement (économique) durable est le projet de limiter « *l'économie devenue folle* » (Debord) par une sorte de constitution qui l'obligerait à réduire considérablement son activité, à ralentir son rythme cardiaque... Je souhaite bonne chance aux militants !

IV

L'esprit critique plus ou moins conscient le plus répandu analyse sa société comme constituée de trois mondes différents. Tout d'abord, il y a le monde détesté et considéré comme supprimable : la corruption, la pollution, les dictatures, la misère dans les pays pauvres, etc etc... en somme, tout ce contre quoi on *milite* (très inefficacement). Ensuite, il y a le monde plutôt mal-aimé, de manière générale, mais cependant

considéré comme nécessaire ou de toute façon meilleur par défaut : le travail et l'éducation quand on les vit (c'est autre chose quand on en parle abstraitement...), la nourriture, le régime politique, l'urbanisme, etc... Et enfin, le monde aimé et chéri, celui qui distrait des deux autres, le monde de la consommation de divertissements, du *temps libre* et de son bonheur acheté. Cette distinction n'est bien évidemment rien d'autre qu'une séparation spectaculaire ; ces trois mondes n'étant que les divers éléments étroitement liés d'un même monde. Le monde « plutôt mal-aimé » est l'envers du monde « aimé et chéri », que le spectacle social et mercantile veut faire croire seul existant alors que l'accès à ce dernier monde est la « gratification » (très intéressée) pour bien vouloir en même temps rester dans le « mal-aimé ». Par exemple, ce que l'on désigne ici ou là comme les malheurs accidentels de la pollution sont en fait des nécessités logiques partout obscurément présentes dans le « bonheur » choisi par la société spectaculaire-marchande. Celui qui veut vraiment supprimer celui des trois mondes qu'il déteste le plus devra du même coup renoncer au monde qu'il aime et qu'il chérit.

V

Critique de la critique de la critique - Le projet de changement radical des conditions d'existence est souvent moqué comme enfantillage dépourvu de sérieux par l'association des *très bien dressés* chiens de gardes de l'aliénation, des vieux vers de terre recroquevillés, condescendants du haut de leur propre échec, et des abrutis du commun. L'enthousiasme « révolutionnaire » est également considéré, de manière inconsciente d'abord puis consciente après coup, comme état d'esprit coutumier et quasi-obligatoire durant une certaine période de la vie d'un homme, entre seize et vingt-cinq ans précisément, précédant le définitif rangement social et le début de l'ascension professionnelle (ou de la dépression globale) ; en somme comme passage incontournable pour la jeunesse spectaculaire, qu'elle se devra de modérer dans la limite du grognement informe puis de renier avec mépris une fois parvenu à l'âge de raison.

Certains refusent la critique de leur société (la haïssent de toute leur force ; de même évidemment que ceux qui la portent voire sont susceptibles de la porter), non pas parce qu'ils l'aiment ou bien souhaitent ardemment y faire carrière - il sont déjà vieux -, mais parce que renier cette organisation de la société serait renier également tout leur passé dans cette société, toute leur vie jusqu'à lors, la colonne vertébrale de leur Être ; et ils en ont incapables.

Ces gens ont fait de leur aliénation leur identité ; dans un monde qui leur est à la fois familier parce qu'ils y vivent depuis très longtemps et étranger parce qu'ils n'ont jamais rien pu y faire, ils se reconnaissent dans leur aliénation, dans leur d'exploitation vécue, et se définissent par elle. C'est leur fierté. Porter atteinte à l'aliénation générale de l'humanité au Capital, c'est porter atteinte à eux-mêmes.

Ma critique aura certainement plus d'effet sur le très moyen employé de bureau, à l'existence minable, qui lui sait déjà, s'il n'est pas aveuglé par le carriérisme de cloporte collaborateur, ou d'un optimisme à la Pangloss, ou déjà vieux dans un corps de jeune moche, que son aliénation n'est que son aliénation au Néant le plus profond, le plus absurde, le plus aberrant, le plus intolérable : il ne produit rien, ne fait rien, ne peut même pas éprouver la satisfaction de *voir* le résultat de sa patience et de son calme ; et aussi il sait que son existence ne *peut en aucun cas* être éternellement liée à ce néant.

« Le terme « révolutionnaire *» est désamorcé jusqu'à désigner, comme publicité, les moindres changements dans le détail de la production sans cesse modifiée des marchandises, parce que nulle part ne sont plus exprimées les possibilités d'un changement central désirable. Le projet révolutionnaire, de nos jours, comparait en accusé devant l'Histoire : on lui reproche d'avoir échoué, d'avoir apporté une aliénation nouvelle. Ceci revient à constater que la société dominante a su se défendre, à tous les niveaux de la réalité, beaucoup mieux que dans la prévision des révolutionnaires. Non qu'elle est devenue plus acceptable. La révolution est à réinventer, voilà tout. » (*Debord)

VI

Critique de la critique de ma critique - Sans doute on m'accusera d'avoir, par moments, présenté la société spectaculaire-marchande comme une sorte de conspiration plus que comme une effrayante misère, en forme de cercle vicieux. Je m'en défendrais en répondant que si elle ne constitue effectivement pas une unité structurée dans sa réalité, ou si peu, elle est pourtant vécue comme telle au niveau individuel, où elle est perçue comme un système impitoyablement oppressif auquel il est bien difficile de résister. Le système spectaculaire se présente en effet sous la forme d'un assemblage d'organisations en apparence diverses et contradictoires (étant politiques, économiques, religieuses ou autre), mais en somme parfaitement semblables en trois points : toutes reposent sur une idéologie qui déforme la réalité, toutes cherchent à exercer un contrôle sur les individus et à les dissoudre dans une entité collective, et toutes haïssent la liberté comme la nature hait le vide.

On récrira avec fureur, on me trouvera blessant ou rebutant, par ma violence parfois. Et j'en serais heureux – par mon énergique médication, j'aurais rendu l'orgueil, et la vie ! Qu'on considère au passage, tant qu'on y est, de quoi est fait cet *orgueil*, et à quoi s'occupe cette *vie*. C'est volontairement que ce livre est blessant, j'espère qu'on me le pardonnera...

(On pourrait aussi, après avoir lu ma critique du marxisme, m'accuser de défendre l'organisation moderne de la société, mais c'est évidemment faux : je ne fais que l'attaquer d'un autre point de vue.)

Enfin, on pourra me reprocher d'avoir délibérément écarté le « style de la négation » que préconisait Guy Debord. Mais c'est parce que Debord s'attaquait au fait inhumain, tandis que ma démarche à moi consiste davantage, en fouillant à l'intérieur, à retrouver l'humain.

Cela suffit

I

Le capitalisme soumet la vie tous les hommes à l'impératif *inhumain* d'augmentation illimitée des capitaux. Comment peut-on défendre cette pure aberration ?

Il y a la justification de l'aveugle, qui ne voit pas où est le problème ou du moins l'urgence de sa résolution, alors qu'il est au bord de l'asphyxie. Il est très heureux de pouvoir consommer et vante l'enrichissement du monde, l'augmentation du chiffre du *PIB global* grâce au capitalisme.

Il y a la justification populaire, celle du prolétaire actuel ou futur : « Je m'en fiche, et puis je n'y comprend rien. ». C'est une justification à part entière, et de loin la plus convaincante, puisqu'elle fait penser que l'humain ne mérite de toute façon pas autre chose. Les pires aveugles sont ceux qui refusent de voir. Ce refus, cette paresse, leur coûtera une vie de profonde misère existentielle. Les grognements, les poings levés, ne serviront à rien : ils finiront, pour une bonne part, à l'aspirine ou aux antidépresseurs.

Il y a la justification angélique : « Le capitalisme est la Justice, puisque n'importe qui *montrant ses qualités* peut accéder au sommet ! ». On sait pourtant que les qualités morales du capitaliste qui réussit ne sont pas précisément celles d'un saint : ce serait plutôt la servilité (accepter la domination pour pouvoir dominer à son tour), l'ambition, l'avarice, l'envie, et le plus grand dédain pour la vie humaine. On peut éventuellement se poser quelques questions concernant le bien-fondé d'une société reposant *entièrement* sur de telles qualités...

Il y a la justification moraliste : « le travail pour le travail » ; il s'agit d'écarter le terrible « péché d'oisiveté » - notons au passage que chez les anciens grecs, l'oisiveté était la condition de la liberté. Mais enfin, après lecture des thèses du protestant Franklin, on ne peut plus entendre là que « Gagner de l'ARGENT encore et encore, il m'en faut plus, toujours plus ; mais je n'en profiterai pas : je le ferai profiter, pour en avoir davantage ! etc... (*Non gaudiam* – je ne jouirai pas !) ».

À celle-ci se joint celle de l'ancien prolétaire : « J'ai souffert, donc il faut que l'autre souffre aussi, sinon *ce n'est pas juste*. ».

Il y a la justification fataliste : « de toute façon ce ne peut être autrement », « c'est mieux comme ça (mais peut-être plus de justice sociale, tout de même...) », voire « On ne peut rien y faire. ».

Voici les mots des anarchistes repentis devenus gauchistes, de la jeunesse vite assommée, et c'est dire suffisamment ce qu'ils valent.

Et au-dessus de l'idée de révolution, ou seulement d'anti-capitalisme, les gens *raisonnables* agitent vigoureusement l'épouvantail de Staline...

II

Tentative de prophétie - Mais il n'y a même pas à réfuter ces justifications absurdes, qui ne sont jamais que des justifications de *soi-même*, puisque la société spectaculaire-marchande semble de toute façon vouée à l'effondrement, et d'ici peu de temps ; plusieurs dynamiques y contribuent dans l'ombre, très puissantes, et de plus en plus accélérées par le développement des marchés financiers.

Premièrement, les dynamiques contradictoires de développement économique global. Le mode de vie des pays « forts », où les marchandises inondent la vie, repose sur la mise sous tutelle et l'exploitation des pays « faibles », où la main d'œuvre plus pauvre est employée au traitement direct des matières premières, elles-mêmes spoliées à ces pays-là, au bénéfice des multinationales des pays forts. Le capitalisme moderne

repose sur la division internationale du travail : le produit conçu en Occident est réalisé en Asie avec des matériaux africains. Mais inévitablement les pays faibles se développent aussi, et même plus rapidement que les pays forts (dont ils s'approprient les méthodes spectaclistes), se libérant petit à petit de la domination économique des pays forts, ruinant la division internationale du travail, et par extension le capitalisme moderne, la société spectaculaire-marchande. Notre mode de consommation ne peut pas être étendu au monde entier. J'ai parlé de la révolution industrielle probablement à venir ; mais celle-ci, pour accomplir son projet, nécessitera toujours plus de matières premières, qu'on aura cependant, à cause de cette dynamique, toujours plus de difficulté à rapporter des régions où on pouvait la trouver auparavant. Il n'y aura donc pas de prochaine révolution industrielle ; il faut s'en rendre compte : c'est *terminé*.

Deuxièmement, la dynamique d'épuisements des ressources, tout simplement. Le principe du capitalisme est d'augmenter sans cesse le profit, donc la production, donc la masse de matière première à utiliser. Outre évidemment le problème du pétrole qui, on l'oublie souvent, ne sert pas que de carburant mais aussi à fabriquer le plastique omniprésent, il a été calculé que, d'ici vingt à trente ans, les réserves mondiales d'or, de cuivre et de zinc notamment risqueraient d'être quasiment épuisées.

Le capitalisme s'éteindra comme la flamme d'une bougie ; après avoir brûlé toute la cire.

Ceux qui ne se réveillent pas maintenant le seront d'ici vingt ou trente ans, dans des conditions de catastrophe planétaire.

III

La société spectaculaire-marchande, considérée aujourd'hui comme si *normale*, n'aura été dans l'histoire que la plus violente crise d'épilepsie de la civilisation millénaire reposant sur l'exploitation de l'homme par l'homme – où la raison même de l'exploitation aura finalement *dépassé* les dominants. Cette énorme convulsion, si violente *qu'elle est forcément la dernière* – , qu'elle sonne le glas de l'humanité ou celui de la

civilisation assise sur cette base, qu'elle tue le malade ou qu'elle le guérisse - , sera plus tard considérée comme l'époque la plus étrange et la plus digne d'interrogation traversée par l'humanité au cours du temps.

On en aura honte, mais on finira par en rire.

IV

L'abolition du capitalisme est désormais une question de survie. Elle n'est plus seulement nécessaire ; elle est désormais *urgente*. Il faut d'urgence rejeter les conditions d'existence proposées par la société spectaculaire-marchande *dans leur totalité*, y compris celles que nous chérissons – la consommation de masse, le divertissement-marchandise (nous trouverons mieux). Je dédis ces mots à ceux que la réalité intéresse encore.

Ceux qui refusent ordinairement la critique totale de leur société mais ont cependant la nostalgie de son organisation passée doivent se rendre à l'évidence : le monde qu'ils aimaient est déjà mort, celui-ci y ressemble de moins en moins ; cela suffit : il faut passer à autre chose.

V

Il ne faut pas que les prolétaires pendent les capitalistes avec les tripes des bureaucrates ; non, il faut renier ces termes et sortir de tout cela, comme d'un mauvais rêve. Le renversement du Spectacle doit d'abord s'effectuer dans la *matière* de la société – en chacun de ses membres – il pourra ensuite s'accomplir dans sa forme.

Dans son livre *Le Prophète*, Khalil Gibran écrit : « *Et si c'est un despote que tu voudrais détrôner, veille d'abord à ce que son trône érigé en toi soit détruit. Car comment le tyran régirait-il le libre et le fier si leur liberté ne contenait aucune tyrannie, leur fierté de la honte ?* »

VI

Les moyens de production modernes sont les infrastructures à travers lesquelles s'exercent les rapports de domination capitalistes. Il ne faudrait pas seulement se les approprier, mais surtout les *réinventer*.

La société nouvelle qui doit être mise en place ne devra plus exister en vertu d'un but commun assujettissant les hommes (tour de Babel ou croissance économique - elle ne doit pas même s'arroger la responsabilité du bonheur commun, il faut affirmer une fois pour toutes que cela ne regarde que nous), mais au contraire ne devra avoir pour unique projet d'assurer à chacun de ses membres la libre jouissance de sa liberté individuelle. En effet, dès lors que ce ne sont plus les individus qui constituent la société, mais la société qui constitue les individus, il n'y a plus de liberté.

Il faut abolir la sociologie, la *possibilité d'une sociologie.*

VII

C'est dans la démocratie réalisée que trouvent leurs réponses, par le débat libre des différents concernés entre eux, toutes les questions politiques, économiques, sociales et environnementales – y compris celles posées par la démocratie elle-même.

Certains pensent que les failles de la démocratie représentative peuvent être comblées simplement par la révocabilité à chaque instant des élus par les électeurs ; ce qui non seulement obligerait les premiers à une conduite irréprochable, mais également les rappellerait à leur devoir de communication avec les citoyens, qu'ils commenceront à représenter *eux* et non plus les intérêts distants d'un parti. Ceux qui préconisent cette réforme considèrent que la vie libre et vécue pleinement se dégage de toute préoccupation politique et se passe *à part*, laissant les affaires de la Cité à ceux qui désirent se

spécialiser dans cette matière et qui auront *l'ardeur* d'assumer leur choix – tout en restant capables d'exercer un véritable contrôle sur les élus.

Il y en a d'autres qui, au contraire, pensent qu'en société la vie ne peut être vécue pleinement et librement, dans toutes ses possibilités, que dans le contexte d'une démocratie entièrement réalisée, directe, fédérante, où chacun peut proposer à la communauté ses projets – qu'ils touchent la communauté ou soient personnels – et lui demander du soutien pour leur réalisation ; où l'individu est lui-même perpétuel *créateur* de son monde.

En faveur de ces derniers, je dirais que l'abolition d'une société reposant sur la domination de l'homme par l'homme est la réappropriation par l'individu de son temps (le dominé le perdait à servir, le dominant à dominer), mais également de son espace, lequel, puisqu'il est commun, doit faire l'objet d'une gestion collective.

Par ailleurs, nul ne comprend et défend mieux sa liberté que soi-même, en l'exerçant directement.

Ensuite, la pratique de la simple révocabilité ne résoudrait pas le problème de la spécialisation aliénante du pouvoir politique, dont l'individu lambda serait toujours séparé, et dépendant.

Enfin, cette pratique aurait tôt fait d'être oubliée, et serait une mesure trop faible, voire dérisoire : on nous a trop menti ; il est temps, je crois, de prendre nous-même possession de notre propre monde, de lui redonner un visage humain.

VIII

Cependant la question déterminante reste celle du travail. Qu'il soit aliéné à la production impérieuse du profit des capitalistes ou, comme dit Hugo, sain, fécond, généreux, fasse le peuple libre et rende l'homme heureux, le *travail* a toujours été la grande affaire de la vie humaine – et ce plus par nécessité et par coutume que par volonté réfléchie.

L'idée d'un « revenu universel » est de libérer *gratuitement* l'homme de la contrainte de la nécessité, et donc du travail par obligation. La vie ne serait plus le travail pour l'existence, mais pourrait enfin être définie comme *vie libre*, occupée comme on veut (voilà de quoi causer un vertige aux êtres sans imagination, ni désir).

Cependant, si une grande partie des biens ou services produits aujourd'hui n'ont, *à la réflexion*, aucune forme de sens ou si peu, ou si artificiel, une partie conséquente en a tout de même un, et leur production est indispensable à la société. Comment concilier cette vérité avec l'abolition du capitalisme (qu'il soit de libre concurrence ou d'État, comme avant en URSS), c'est à dire du salariat, et le rejet de l'automation totale ?

Cette question trouve sa réponse dans la démocratie réalisée (c'est à dire directe), où une communauté de citoyens libres doit organiser une production pour elle-même, et par elle-même.

IX

Mais en tout, je ne fais que donner des pistes éventuelles au débat collectif et public qui doit s'organiser, en dehors des institutions du Spectacle, dans l'objectif d'unifier théorie critique et critique pratique, et de mener à bien les changements nécessaires dans la société – de la réinventer complètement. Ce dont il est question, enfin, c'est de la manière dont on vivra au XXIème siècle.

Paul Peyramayou

Sommaire

Introduction 2

Le « Système » 4

La séparation généralisée 11

Le salariat 19

Les marchandises 23

Le Crépuscule des idoles 34
1 – La politique
2 – Formes du mensonge
3 – La vie des hommes au XXIème siècle
4 – Le problème de l'économie politique
5 – Le reniement achevé de l'homme

Considérations sur l'éducation, sur la culture, sur l'art, sur le langage et sur le Progrès 60

Comparaisons
70

Critique des critiques 75

1 - le marxisme

2- le reste

Cela suffit 90